

# **Réflexions impartiales sur l'Évangile**

**Jean-Baptiste de Mirabaud**

**- 1769 -**

Nous ne connaissons l'histoire de la vie de Jésus-Christ, que par les ouvrages que plusieurs de ses disciples publièrent quelques années après sa mort , le nombre des chrétiens s'étant assez multiplié pour que la plus grande partie d'entre eux n'eût jamais connu le chef de la religion qu'ils avaient embrassée. On vit paraître divers récits historiques contenant un abrégé des paroles et des actions du Sauveur. Ces petits écrits avaient pour titre *Evangile* ou *Heureuse Nouvelle* ; c'est ainsi que les premiers chrétiens nommaient la doctrine que leur maître était venu annoncer aux hommes, et qu'ils continuèrent eux-mêmes d'annoncer après sa mort et de répandre partout.

Il est certain que le nombre de ces histoires publiées peu après la mort de Jésus-Christ devait être grand. St. Jérôme, au temps de qui la plupart de ces ouvrages subsistaient encore nous en assure. Tous les Ecrivains des premiers siècles de l'Eglise en font foi, et St. Luc le marque si positivement à la tête de son Evangile que quand nous n'aurions sur cela d'autre témoignage que le sien , il ne nous serait pas permis d'en douter : *puisque beaucoup de personnes ont entrepris d'écrire l'histoire de ce qui s'est passé parmi nous*, dit St. Luc (1), *j'ai jugé à propos de faire la même chose après m'être fait instruire de tout avec soin, par ceux qui en ont été témoins oculaires*. Sur quoi il est bon d'observer que ceux qui ne connaissent l'Evangile que par des traductions françaises ne sont pas ordinairement frappés des témoignages positifs que St. Luc rend ici à la multiplicité des Evangélistes. *Quando quidem multi conati sunt ordinare narrationem, quæ in nobis complete sunt, rerum : visum est mihi etc.* Luc Cap. I, parce qu'il a plu aux traducteurs français de rendre le terme original *πολλοι* par celui de *plusieurs* qui s'entend presque toujours en notre langue d'un assez petit nombre, au lieu que le Grec *πολλοι* et le latin *multi* qui y répond étant opposé à *παῦροι* et *pauci* ne saurait avoir cette signification. Les traducteurs en ont apparemment usé ainsi, pour écarter de l'esprit des lecteurs une idée scandaleuse que cette multiplicité d'Evangiles aurait fait naître. La plupart de ces histoires évangéliques étaient attribuées à des personnes illustres dans le christianisme. C'était ou des apôtres ou des disciples distingués de Jésus-Christ qu'on assurait en être les auteurs, et dans l'enfance de l'Eglise les chrétiens à l'usage de qui elles étaient écrites ne doutaient pas qu'elles ne fussent véritablement de ceux dont elles portaient le nom. Outre les Evangiles de St. Mathieu , de St. Luc et de St. Jean, on en attribuait à St. Pierre, à St. Paul, à St. André, à St. Thomas , à St. Jacques, à St. Philippe, à St. Barthélémy, à St. Mathias ; il y en avait un écrit sous le nom des douze apôtres : il y avait un Evangile selon les Hébreux ou les Nazaréens , un autre selon les Egyptiens ; et quelques critiques prétendent que ces deux derniers sont les plus anciens de tous.

Le christianisme fut en discorde avec lui-même dès le moment de sa naissance, et plusieurs de ses enfants indociles fabriquèrent divers Evangiles conformément à leur goût et à leurs préjugés.

Ebion, Cérinte , Basilide, Marcion, Appelle, les Gnostiques, les Carpocratien , les Valentinien, etc. en publièrent qui autorisaient leurs dogmes ; il y en eut même d'assez visionnaires pour ne pas exclure le perfide Judas du nombre des Evangélistes. En effet il parut un Evangile sous son nom aussi bien que sous celui des autres apôtres (2). Mais surtout ce devait être une chose très curieuse que l'ouvrage dont

parle St. Epiphane sous le titre d'*Evangelie d'Eve* à l'usage de certains gnostiques (3).

Enfin sans parler de l'Evangelie de Nicodème, de celui de St. Barnabé et de quelques autres qu'on regarde peut-être un peu légèrement comme des ouvrages postérieurs aux premiers siècles, parce qu'ils n'ont pas été cités des anciens, il parut dans ce temps-là un Evangelie qui ne contenait que l'histoire des premières années de Jésus-Christ sous le titre d'*Evangelie de l'Enfance*, et un autre ouvrage qui ne contenait pareillement que l'histoire des premières années de la Vierge sous le titre de *livre de la Nativité de Marie* (4).

On fait monter le nombre de tous ces différents Evangelies à près de cinquante, et de ce nombre il y en a au moins trente qui sont de la première antiquité. Il est vrai qu'on ne remarquait pas dans ces ouvrages une grande conformité ni quant aux faits ni quant aux dogmes. Entre les premiers chrétiens les uns regardaient Jésus-Christ comme un pur homme, les autres prétendaient qu'il n'avait que l'apparence de l'humanité, d'autres soutenaient qu'il était Dieu et homme tout ensemble, et ainsi des autres dogmes moins importants. Comme les Juifs furent d'abord les seuls qui embrassèrent le christianisme, et que l'esprit de secte toujours éloigné de l'uniformité, régnait alors chez eux à l'excès, chacun se crut en droit de débiter la nouvelle doctrine conformément à ses préjugés particuliers.

De là vient le peu de rapport qui se trouvait dans ces écrits Evangéliques ; de là vinrent les reproches d'erreur et d'imposture que se faisaient mutuellement ces nouveaux sectaires. La diversité d'opinions en matière de religion a toujours été pour les hommes une source de jugements injustes ; c'est un écueil où échouent presque toujours les esprits même les plus modérés.

Au lieu de plaindre l'aveuglement de leurs confrères , les premiers chrétiens ne voyaient dans des erreurs involontaires qu'imposture et malice ; cependant soit orthodoxes, soit hérétiques , tous également prévenus pour leur opinion avaient un égal respect pour les livres qui les contenaient , et un zèle égal pour les répandre.

Quoique les dogmes des Ebionites ou des gnostiques fussent autorisés dans plusieurs de ces anciens Evangelies, il faut néanmoins convenir qu'une bonne partie des histoires évangéliques qui parurent alors , furent publiées par des chrétiens orthodoxes : quelques-uns de ces Evangelies sont parvenus jusqu'à nous, comme celui de l'Enfance (5), le livre de la Nativité , le Proto-Evangelie de Saint Jacques (6), l'Evangelie de Nicodème, etc. Nous avons de longs fragments de plusieurs autres, et si on n'y trouve rien qui ne blesse la raison par les inepties et les extravagances dont ils sont remplis, il est au moins aussi sûr qu'on a de la peine à y trouver quelque chose qui soit contraire à la foi. D'ailleurs la préface de St. Luc que nous venons de citer semble justifier en quelque sorte les auteurs d'Evangelies qui l'ont précédé. Cet évangéliste convient que beaucoup d'autres ont écrit avant lui. Ce n'est pas pour les réfuter qu'il prend la plume, il ne condamne ni ne désapprouve en aucune manière ce qu'ils ont fait, mais il se croit seulement en droit de faire la même chose, parce qu'il s'est fait exactement instruire par des témoins oculaires. *Visum est & mihi.*

Il est impossible de donner la date précise du temps où ces Evangelies ont été écrits, il suffit de dire qu'ils sont presque aussi anciens les uns que les autres.

Pendant plus d'un siècle les chrétiens usant de l'espèce de liberté qui accompagne toujours un établissement nouveau et encore informe ; chaque fidèle admettait pour dogme de sa foi l'histoire évangélique qu'il trouvait reçue dans le lieu où il était habitué. Le plus savant chronologiste qui ait paru de nos jours a fait voir dans un ouvrage exprès que les Evangiles Canoniques aussi bien que les autres demeurèrent ensevelis dans les lieux qui les avaient vu naître jusqu'au temps des conquêtes de Trajan sur les Parthes. C'est alors seulement qu'ils commencèrent à être connus et à devenir publics. A travers cette obscurité qui couvre le berceau de l'Eglise , les fidèles éclairés d'une lumière céleste ont su discerner les vrais Evangiles d'avec les faux, mais ceux que le flambeau de la foi ne guide point dans ces épaisses ténèbres ne démêleront jamais le vrai d'avec le faux ou plutôt n'apercevront dans ces Ecrits Evangéliques d'autre conformité qu'un merveilleux outré qui révolte leur raison : ils traiteront également de fable et les Evangiles apocryphes et les vrais ouvrages des apôtres.

Sur la fin du deuxième siècle l'Eglise commençant à prendre forme , les chrétiens orthodoxes commencèrent en même temps à ne reconnaître que quatre Evangiles pour légitimes ; sur quoi les ennemis du nom chrétien n'ont pas oublié de reprocher à leurs adversaires dans tous les temps , que le christianisme commençant à se déclarer, les chrétiens honteux de la multiplicité de ces historiettes qui couraient sous le nom d'Evangiles firent choix des quatre plus raisonnables et plus conformes entre elles, et les déclarèrent seules Canoniques à l'exclusion des autres ; les Evangiles rejetés ne laissèrent pas de rester entre les mains de plusieurs fidèles, et d'être regardés avec le temps avec la même vénération qu'auparavant : Enfin tout le corps de l'Eglise se rangea du parti le plus sage, et dans le troisième siècle le Canon des Evangiles paraît avoir été généralement reçu de tous les chrétiens orthodoxes. Ainsi tous les ouvrages dont on avait cru auteurs les hommes les plus respectables de l'Eglise naissante, ne furent plus regardés que comme des productions de l'imposture ou de l'erreur. Il est triste de convenir ou que les chrétiens rejetèrent alors avec mépris les légitimes ouvrages des apôtres, ou que dans le temps le plus pur et le plus innocent de l'Eglise l'imposture ou le fanatisme ait pu séduire à un tel point l'esprit des premiers fidèles : cependant leur intention était bonne, et le zèle de religion est capable de rendre les hommes de mauvaise foi sans en avoir des remords, souvent même sans s'en apercevoir, et les auteurs de ces faux Evangiles en ont peut- être attesté la vérité par leur sang.

Il faut croire que les chrétiens du troisième siècle ont admis dans le Canon des Ecritures quatre Evangiles seulement parce que les autres leur ont paru supposés, c'est la seule raison sensée qu'on en puisse donner. Cependant Saint Irénée qui vivait dans le temps que le Canon Evangélique fut formé , et qui est celui des écrivains ecclésiastiques chez qui le nombre de quatre évangélistes se trouve pour la première fois, St. Irénée, dis- je , s'appuie fort sur d'autres raisons qu'on trouvera moins solides. « Il y a, dit-il, quatre Evangelistes, ni plus ni moins , parce qu'il y a quatre parties du monde et quatre vents principaux : Car comme l'Eglise est répandue par toute la terre, il faut qu'elle ait quatre colonnes qui la soutiennent. Dieu, ajoute-t-il ensuite , est assis sur un Chérubin qui a la forme de quatre animaux différents, et les

quatre animaux sont la figure de nos quatre Evangiles. » Après quoi il compare celui de St. Mathieu à l'homme, celui de St. Marc à l'aigle, celui de St. Luc au bœuf, et celui de St. Jean au lion, contre l'usage qui a prévalu depuis. Cette allégorie de St. Irénée s'est trouvée du goût de tous les Pères , excepté qu'ils ont un peu varié sur l'application des animaux aux Evangiles ; car, par exemple, St. Athanase applique le bœuf à St. Marc , et le lion à St. Luc. St. Augustin trouve que l'homme convient mieux à St. Marc et le lion à St. Matthieu. Mais St. Jérôme a rangé les choses dans l'ordre où nous les voyons aujourd'hui, et sa profonde érudition dans les Ecritures est cause apparemment que son opinion est et sera jusques à la fin la seule suivie.

L'Evangile de St. Matthieu est le premier des quatre que l'Eglise a admis dans le Canon Evangélique. Millius, dans ces amples prolégomènes qui viennent de paraître à la tête de son Nouveau Testament, croit l'Evangile des Hébreux, celui des Egyptiens , et quelques autres , antérieurs à celui de St. Matthieu ; c'est une question indifférente et qui ne serait pas aisée à résoudre. Il est aussi inutile de savoir si St. Matthieu a écrit en hébreux ou en grec, puisque supposé qu'il ait écrit en hébreux, l'original a disparu presque au moment de sa naissance, et il ne nous en reste que la traduction grecque. Selon Millius l'Evangile de St. Matthieu n'a été écrit que l'an 61 de Jésus-Christ, 28 ans après sa mort. Ce même auteur place l'Evangile de St. Marc deux ans après celui de St. Matthieu, l'Evangile de St. Luc un an après celui de St. Marc, et l'Evangile de St. Jean l'an 97, c'est-à-dire 64 ans après la passion du Sauveur.

Quelques Pères ont avancé que Saint Matthieu écrivit son Evangile six ans seulement après la mort de Jésus-Christ ; mais ils n'appuient leur opinion d'aucune preuve, et ils se fondent uniquement sur une prétendue tradition fort incertaine qu'un critique plus exact n'a pas osé adopter. Après tout, Millius quoiqu'un des plus profonds de ceux qui ont travaillé sur le Nouveau Testament, n'a apparemment pas mieux rencontré dans ses conjectures. Il faut avouer, comme nous avons déjà dit, que le premier siècle de l'Eglise a enveloppé tout cela d'un nuage épais qui sera toujours impénétrable aux critiques ; et malheureusement l'épaisseur de ce nuage, en cachant aux hommes le point fondamental de la foi chrétienne, c'est-à-dire la qualité des auteurs évangéliques ainsi que le temps où ils ont écrit, servira éternellement d'asile à l'incrédulité.

Les apôtres et tous les disciples de Jésus-Christ étaient Juifs. Quand l'histoire évangélique ne nous apprendrait pas la dignité de St. Matthieu ni la place qu'il a tenue parmi les apôtres, le style de cet évangéliste nous ferait aisément connaître son pays. Quoique l'esprit judaïque se remarque aussi dans autres évangélistes , c'est particulièrement dans St. Matthieu qu'il est le plus sensible. L'allégorie , l'allusion perpétuelle aux Ecritures règnent chez lui depuis le commencement jusqu'à la fin. Le goût qu'il a pour les applications mystiques se déclare dès l'entrée même de son ouvrage dans la Généalogie de Jésus-Christ, que l'évangéliste fait descendre d'Abraham , de David et de tous les rois de Juda par Salomon. Comme il y avait au su de tous les Juifs quatorze générations depuis Abraham jusqu'à David, St. Matthieu trouvant sans doute quelque chose de mystérieux dans ce nombre de deux fois sept, entreprend de ne compter que quatorze générations depuis David jusqu'à la captivité de Babylone, et le même nombre précis de quatorze générations depuis la captivité de

Babylone jusqu'à Jésus-Christ ; après quoi de peur qu'en lisant tout de suite cette généalogie on n'eût pas fait d'attention au mystère caché sous ce nombre , l'évangéliste fait lui-même cette remarque : « Ainsi, dit-il (7), il y a quatorze générations depuis Abraham jusqu'à David , quatorze depuis David jusqu'à la captivité de Babylone, et depuis la captivité de Babylone jusqu'à Jésus-Christ, quatorze. »

On ne conçoit pas quelle a pu être l'idée de St. Matthieu dans cette remarque que les profanes ont toujours traitée d'affectation puérile ; outre que selon l'évangéliste même le nombre de trois fois quatorze ne se rencontre pas dans son calcul, et qu'on est obligé de compter deux fois le même homme pour le faire cadrer juste. Ce qui a embarrassé le plus la foi des fidèles, c'est que St. Matthieu a été obligé en faveur de son mystère, de démentir l'Ecriture et de sauter un intervalle de 77 ans, en faisant Joram père d'Ozias, quoiqu'il ne fût que son bisaïeul. D'ailleurs on conçoit encore moins comment dans un espace de 600 ans, c'est-à-dire depuis la Captivité jusqu'à Jésus-Christ, il n'y aurait que treize générations, d'autant plus que St. Luc qui donne une généalogie de Jésus-Christ toute différente de celle de St. Matthieu , n'en compte pas moins de 22 dans le même intervalle.

Les actions et les paroles de Jésus-Christ qui paraissent les plus indifférentes , sont presque toujours rapportées dans l'Evangile de St. Matthieu pour l'accomplissement de quelque prophétie, et il faut avouer qu'on a bien souvent besoin des yeux de la foi pour apercevoir la justesse de ses applications allégoriques. Si Jésus-Christ, par exemple, revient d'Egypte après la mort d'Hérode , *c'est*, dit St. Matthieu (8), *afin que cette parole de l'Ecriture s'accomplisse, j'ai rappelé mon fils d'Egypte* : événement que les Juifs savaient être arrivé il y avait plus de 1500 ans et dont l'Evangile fait une prophétie. Si Jésus-Christ s'établit ensuite à Nazareth , c'est parce qu'il est écrit (9) *il sera appelé Nazaréen* ; ce qui signifie en langage de l'Ecriture, il sera consacré à Dieu , et ne boira rien de ce qui peut enivrer : chose qui avait été dite de Samson, de Samuel, etc. et qui ne pouvait s'entendre de Jésus-Christ (qui buvait du vin) que par une allusion forcée qui n'était fondée que sur la vraisemblance des termes. Ce premier Chapitre de St. Matthieu nous fournit seul cet exemple. Il en est ainsi à peu près des autres applications qu'il fait aux Ecritures dans le cours de son Evangile ; on peut dire qu'elles sont une pierre d'achoppement pour les esprits indociles et une occasion perpétuelle aux fidèles de soumettre leur entendement sous l'obéissance de la foi.

Il y a tant de conformité entre l'Evangile de St. Matthieu et celui de St. Marc, qu'on a de la peine à s'empêcher de les confondre, et à ne pas regarder ces deux Evangiles comme un même ouvrage (10). L'Eglise ordonne aux fidèles de les distinguer ; les commentateurs tâchent de sauver ainsi cette conformité trop sensible, ils supposent que St. Matthieu écrivit son Evangile en hébreux, que St. Marc qui avait l'original de St. Matthieu en fit une espèce de traduction grecque, mais d'une manière un peu libre, c'est-à-dire en omettant certaines choses et en ajoutant quelques circonstances peu considérables. Quelque temps après , supposent encore les commentateurs, le même original hébreu de St. Matthieu fut traduit en grec littéralement, et celui qui fit cette traduction ayant en mains l'Evangile grec de St. Marc se servit de ses termes et

de ses phrases. De là vient, dit-on, cette grande conformité qui se trouve entre St. Marc et St. Matthieu, non seulement quant aux choses, mais encore quant aux expressions. Les incrédules qui d'ailleurs s'intéressent assez peu à la distinction de ces deux Evangiles, ne laissent pas de sentir le faible d'une explication que les commentateurs n'appuient d'aucune preuve, elle leur paraît un pur système, et ils n'aperçoivent de différence entre l'Evangile de St. Matthieu et celui de St. Marc, qu'en ce que celui-ci est un peu plus court que l'autre, St. Marc ayant plus omis de choses rapportées par St. Matthieu qu'il n'en a ajouté d'autres.

Si St. Marc a suivi avec tant d'exactitude l'Evangile de St. Matthieu, qu'il semble l'avoir traduit presque mot à mot, on ne peut pas dire la même chose de St. Luc. Celui-ci ne s'est point fait un scrupule de s'écarter des évangélistes qui avaient écrit avant lui; s'étant fait instruire de toutes choses avec soin par les apôtres mêmes et par ceux qui dès le commencement avaient été témoins oculaires de ce qu'il allait écrire, il commence son histoire par le merveilleux qui a précédé la naissance de Jésus-Christ, qui sans doute méritait bien de n'être pas omis par Saint Matthieu, la naissance miraculeuse de Saint Jean-Baptiste, les Prophéties de Zacharie, d'Elizabeth, de Simon, d'Anne, l'adoration des Pasteurs qui fut précédée d'un miracle, la sagesse et la science de Jésus-Christ qui dans son enfance fut l'admiration des Docteurs assemblés dans le temple de Jérusalem; toutes ces merveilles semblaient mériter que St. Matthieu en fit quelque mention, elles annonçaient de plus grands prodiges que Jésus-Christ devait opérer, et elles auraient préparé l'esprit des Docteurs à cette suite continuelle de miracles qui accompagnent les dernières années de sa vie. A la vérité Saint Matthieu parle d'un fait qui suivit la naissance de Jésus-Christ dont St. Luc ne fait point mention; c'est l'adoration des Mages qu'une étoile miraculeuse conduisit en Bethléem, ce qui donna lieu à la barbare défense d'Hérode et au massacre des Innocents. On est surpris que St. Luc si bien instruit de toutes choses dès le commencement, et qui entre dans un si grand détail sur l'enfance de Jésus-Christ, ait pu omettre un fait si considérable, et qui avait dû faire tant de bruit dans la Judée; cependant ou St. Luc l'ignore, ou il n'a pas daigné le rapporter, et le dernier paraît même plus vraisemblable que l'autre; car enfin quelques efforts que fassent les commentateurs pour accorder St. Luc avec St. Matthieu sur le temps de la naissance de Jésus-Christ, il est impossible de les concilier sur ce point. St. Matthieu fait naître Jésus-Christ sur la fin du règne d'Hérode, Saint Luc au contraire place sa naissance au temps du dénombrement que Cyrénus Gouverneur de Syrie fit dans la Judée par ordre d'Auguste, et ce dénombrement à l'occasion duquel l'Evangile fait aller Joseph et Marie en Bethléem n'arriva qu'après la réunion de la Judée à l'Empire Romain, la dixième et dernière année du règne d'Archelaüs successeur d'Hérode, ainsi que Joseph le remarque expressément. St. Luc a donc pu omettre à dessein un fait qui lui paraissait chimérique, puisqu'il devait s'être passé dix ans avant le temps où il place la naissance de Jésus-Christ.

Mais ce qui fait encore soupçonner plus fortement que St. Luc ne connaissait point l'Evangile de St. Matthieu, ou au moins qu'il se croyait mieux informé que lui, ce sont les généalogies différentes que ces évangélistes font de Jésus-Christ, dans lesquelles hors David, Salathiel, Zorobabel, on ne voit point deux noms qui se

ressemblent. Nous avons dit que St. Matthieu fait descendre Jésus-Christ de David, de Salomon et de tous les rois de Juda ; St. Luc fait aussi remonter ses ancêtres jusqu'à David, mais par Nathan et un autre de ses enfants dont la postérité ne régna point. C'est ici véritablement que les fidèles ont besoin de cette simplicité sans laquelle on ne peut entrer dans le Royaume du ciel, et que les commentateurs au contraire sont obligés d'employer toute la subtilité dont l'esprit humain est capable pour sauver une contradiction si manifeste : encore ne le font-ils qu'en bâtissant un système composé de plusieurs suppositions les unes sur les autres, qui paraissent non seulement dénuées de preuves, mais même de toute vraisemblance.

L'opinion la plus reçue, c'est que Saint Luc a voulu décrire la généalogie de Jésus-Christ par la Vierge, au lieu que St. Matthieu a écrit celle de St. Joseph. Voilà déjà, dit-on, la plus grande difficulté sauvée par cette supposition c'est ainsi qu'on prétend le prouver. St. Luc donne à Joseph Héli pour père ; or Héli est un abrégé d'Héliakim : (on sait au reste par tradition que le père de la Vierge s'appelait Joachim et non Eliakim) ; il s'ensuit que cet Héli que l'évangéliste dit avoir été père de Joseph était véritablement père de Marie son épouse. A la vérité St. Luc dit bien nettement que Joseph était fils d'Héli, mais il a voulu faire entendre par là qu'il était son beau-fils ou le mari de sa fille. Les commentateurs n'ont-ils pas senti que de pareilles subtilités avec lesquelles on peut faire dire aux évangélistes tout ce qu'on veut sont également propres à scandaliser la foi des simples, et à donner lieu aux railleries des profanes ?

Cependant les difficultés ne sont pas encore levées par ce système, les noms de Salathiel et de Zorobabel qui se rencontrent au milieu des deux généalogies embarrassent toujours, et si on donne deux fils à Zorobabel, de l'un desquels on suppose Joseph descendu, et Marie de l'autre, on ne sait comment faire pour donner deux pères à Salathiel que Saint Matthieu fait fils de Jéchonias, et St. Luc fils de Néry ; d'ailleurs la grande difficulté qui se trouve dans le nombre des générations de l'une et de l'autre généalogie oblige encore à de nouvelles suppositions. Depuis David jusqu'à Jésus-Christ St. Matthieu ne compte que 27 générations et c'est bien peu pour un espace de mille ans ; au lieu que St. Luc avec plus de vraisemblance en compte 43. Il faut, dit-on, que les ancêtres de Joseph aient été mariés vieux et que ceux de la Vierge l'aient été plus jeunes ; comme si l'Ecriture ne nous apprenait point que plusieurs des rois de Juda, dont on fait descendre Saint Joseph, ont eu dans une très grande jeunesse leurs enfants qui sont pareillement au nombre de ses ancêtres.

Enfin une difficulté à laquelle certainement on ne répondra jamais , c'est que si St. Luc avait connu l'Evangile de St. Matthieu , ou qu'il l'eût voulu ménager, il n'aurait pas manqué de dire qu'il écrivait la généalogie de Jésus-Christ par Marie sa Mère et non par Joseph, comme il le dit positivement. L'Evangéliste en observant sur ce point ce que les historiens les moins exacts ont toujours observé, aurait épargné aux chrétiens bien des tortures qu'ils se font inutilement données dès les premiers siècles de l'Eglise pour accorder le St. Esprit avec lui-même.

Quoi qu'il en soit du dessein de St. Luc, il semble que c'est à la généalogie de la Vierge que les Evangélistes devaient préférablement s'attacher, puisque Jésus-Christ n'était fils de Joseph que selon la Loi, au lieu qu'il l'était de Marie et selon la Loi et



selon la nature ; mais il fallait faire le Messie de la race de David, et Marie apparemment n'en descendait pas. L'Evangile qui aurait dû le marquer, n'en dit pas le moindre mot ; la tradition, dont on se sert si subtilement pour prouver qu'Héli ou Joakim sont le même nom, cette même tradition, dis-je , nous apprend au contraire que Marie était de la Tribu de Lévi. St. Epiphane, St. Grégoire de Nysse, St. Augustin parlent partout de ces histoires anciennes où le père de la Vierge était nommé Joachim, mais ils traitent ces ouvrages avec mépris, et St. Augustin surtout les rejette, parce qu'on y faisait Joachim de la race de Lévi. C'est ainsi que les commentateurs savent prendre dans la tradition ce qui les accommode et laisser ce qui les embarrasse. Les évangélistes selon toute apparence étaient dans l'opinion qu'il suffisait que le Messie descendît également de David ; or Jésus-Christ en descendait de cette manière, puisque Joseph était son père selon la Loi, c'est-à-dire, le mari de sa mère. Sans nous arrêter à plusieurs endroits moins importants où St. Luc et les autres évangélistes semblent se contredire, et qui ont plus ou moins exercé l'esprit des commentateurs , les critiques d'une exactitude un peu scrupuleuse ne peuvent s'empêcher d'être choqués du peu de conformité qu'on remarque dans les Evangiles, quant à l'ordre et à l'arrangement des faits. Pourquoi le Saint Esprit qui éclairait ces divins auteurs leur a-t-il fait tellement négliger un point si capable d'attirer la croyance des hommes ? Excepté St. Marc qui paraît avoir suivi St. Matthieu pas à pas , il faut avouer que l'ordre est étrangement renversé dans les deux autres évangélistes ; jamais ils n'observent les temps, souvent ils confondent les lieux ; l'un place à la fin ce que l'autre met au commencement ; et si on prétend les accorder, quant au sens et au fond des choses, il n'y a qu'à jeter les yeux sur une Concordance Evangélique, pour voir la peine qu'on trouve à les concilier sur le reste.

Les chrétiens en sont aujourd'hui à deviner l'âge de Jésus-Christ, le nombre des années pendant lesquelles il a exercé son ministère, et ce qu'il a dit et fait dans le cours de ses années en particulier. Les chronologistes qu'on suit sur toutes choses sont ceux qui paraissent conjecturer le mieux. St. Luc si bien informé de tout ne s'accorde dans sa narration ni avec St. Matthieu ni avec Saint Jean ; de sorte qu'on dirait que les évangélistes ont écrit leur histoire à mesure que les choses leur venaient dans l'esprit, sans suite et sans égard au temps ni aux lieux. St. Luc est cependant celui des quatre dont le style ressent mieux celui d'un historien ; sa manière d'écrire paraît même fleurie, si on la compare à celle de St. Matthieu et de St. Marc dont le style simple édifie les fidèles et paraît aux profanes fort au dessous de la simplicité. Le style de St. Jean est enflé, obscur, énigmatique, tout ressent le mystère dans son Evangile. Saint Luc est plus naturel et plus clair, sa narration plus exacte, ses images plus fines et plus touchantes. Rien n'est à comparer dans les autres évangélistes aux paraboles du Samaritain , du mauvais Riche et de l'Enfant prodigue, que Saint Luc a rapportées. Puisque le nombre de ceux qui ont entrepris l'histoire de Jésus-Christ était déjà grand au temps de St. Luc , on jugera aisément qu'il devait être bien plus considérable lorsque l'Evangile de St. Jean parut ; les chrétiens étaient alors fort multipliés, le champ était ouvert à tous les fidèles, chacun avait la liberté d'écrire, ou ce qu'il disait avoir vu, ou ce qu'il assurait avoir ouï dire : quel devait donc être le nombre de ces histoires évangéliques quarante ans après St. Luc , temps auquel on

suppose que St. Jean écrivait !

L'histoire ne répandant aucune lumière sur le I<sup>er</sup> siècle de l'Eglise, les Pères ont été obligés de recourir à la tradition pour connaître à peu près le tems auquel Sr. Jean publia son Evangile ; elle leur a appris que ce disciple bien-aimé du Sauveur fut conservé sur la terre 70 ans après la mort de son maître, afin de rendre à la fin de ses jours un témoignage authentique à la Divinité du Messie, que ses ennemis voulaient anéantir. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'Evangile de St. Jean n'a été composé que bien des années après la naissance du christianisme ; mais le temps précis où il a paru est absolument incertain, il est caché sous un nuage épais qui nous dérobe la vue du berceau de l'Eglise. La tradition qu'on est obligé de consulter est par elle-même un guide peu sûr puisqu'elle autorise indifféremment les fables et la vérité.

Les anti-trinitaires la récusent, elle leur paraît suspecte sur le point dont il s'agit : « Les chrétiens, *disent-ils*, qui dans la suite ont adopté l'Evangile de St. Jean, ont peut-être fait vivre cet apôtre jusqu'à la décrépitude, afin de donner quelques fondements à leur opinion ; mais que St. Jean ait vieilli comme on le dit, ou qu'il foit mort plus jeune, il n'y a aucune apparence qu'il soit auteur de l'Evangile qu'on lui attribue, et cet ouvrage a dû être composé plus de cent ans après la mort de Jésus-Christ. » Leur conjecture est fondée sur les raisons suivantes.

Quand on examine l'Evangile de St. Jean avec d'autres yeux que ceux de la foi, on aperçoit dans cet ouvrage un style si extraordinaire et si mystérieux, des manières de penser si singulières, des expressions si inusitées parmi les chrétiens d'alors, des dogmes si nouveaux, qu'on croit être transporté tout d'un coup à la fin du second siècle de l'Eglise. Qu'on lise les Evangiles de St. Matthieu, de St. Marc et de St. Luc, les Epîtres de St. Paul, de St. Pierre et des autres Apôtres, celles même de St. Jean aussi bien que l'Apocalypse qui est sous son nom ; les lettres de St. Clément, de St. Barnabé, le Pasteur d'Hermas ; qu'on parcoure en un mot tous les ouvrages qui ont été faits par des chrétiens les cent premières années après la mort de Jésus-Christ, on n'y trouvera aucune conformité, aucun rapport d'idées avec l'Evangile de St. Jean. A peine y trouve-t-on les principes du dogme platonique sur le *Λογος* ou le Verbe éternel que l'évangéliste expose dans le plus grand jour. Tout au contraire, qu'on passe ensuite aux chrétiens qui ont écrit à la fin du second siècle de l'Eglise et dans le troisième, St. Jean ne leur est plus étranger, on reconnaît son style et ses dogmes, le christianisme s'était alors fait des disciples dans l'Ecole de Platon, le Timée leur était devenu familier, le Verbe coéternel à Dieu, dont les apôtres avaient ignoré jusqu'au nom, ne paraît plus dans leurs écrits qu'une même personne avec le fils de Marie, la théologie platonique entée sur la simplicité apostolique ne fait plus qu'une même chose du Fils de l'Homme et du Verbe de Dieu.

Ce n'est pas seulement le dogme de l'incarnation du Verbe, inconnu à tous les chrétiens du premier siècle qui fait refuser aux anti-trinitaires de reconnaître St. Jean pour auteur de l'Evangile qu'on lui attribue, tout ressent, ajoutent-ils, le platonisme dans cet ouvrage, on y remarque le style obscur, énigmatique, diffus même, si usité aux disciples de Platon, il n'y a qu'à lire le discours que Jésus-Christ tient à Nicodème, à la Samaritaine, et surtout ceux qu'il tient à cette multitude qu'il venait

de nourrir miraculeusement : ces derniers sont des énigmes. Ils sont si obscurs, que les sectes les plus fameuses du christianisme disputent encore aujourd'hui sur l'interprétation qu'on doit leur donner. Les Chapitres 14, 15, 16 & 17 tout entiers sont du même genre. Jésus-Christ parle à ses disciples de la manière du monde la plus abstraites ; aussi les hommes simples et grossiers n'y comprenaient-ils rien : St. Jean qui est de ce nombre n'y comprit pas plus que les autres. Ses lettres surtout, son Apocalypse font voir qu'il est toujours resté dans la même simplicité ; mais l'auteur de l'Evangile qui s'est servi de son nom aurait aisément tout compris. L'esprit des chrétiens était alors plus éclairé, les figures et les énigmes platoniques leur étaient devenues familières.

Au reste, nos critiques ne nient point qu'on ne trouve beaucoup de judaïsme dans l'Evangile de St. Jean ; il y a un extrême rapport entre le goût judaïque et le goût platonicien ; ce qui en fait la différence c'est la multiplicité des figures. On n'a qu'à comparer les paraboles des autres évangélistes avec les énigmes de St. Jean, et on sentira cette différence. Les Juifs et les platoniciens avaient puisé leur goût pour les allégories dans une même source ; mais ceux-ci s'exprimaient d'une manière plus fine et plus abstraite, au lieu que les autres s'en sont toujours tenus à des images plus simples et plus basses. L'un et l'autre goût s'aperçoit dans St. Jean, on y remarque un mélange de platonisme et de judaïsme qui ne se trouve pas dans les écrivains des temps apostoliques : on sait d'ailleurs que l'Evangile qui porte son nom a été écrit fort tard, il n'en faut pas davantage pour faire conclure aux anti-trinitaires que cet Evangile est l'ouvrage d'un platonicien Juif, devenu chrétien dans le temps où le christianisme s'introduisit dans l'Ecole Platonique, c'est-à-dire plus de cent ans après la mort de Jésus-Christ. De plus dangereux ennemis pour l'Eglise que les anti-trinitaires croient apercevoir dans l'Evangile de St. Jean une autre marque de sa nouveauté et de sa supposition. « Entre les récits merveilleux d'une même chose, disent les esprits forts, les derniers sont ordinairement les plus étonnants et les plus outrés, parce que le merveilleux va toujours en augmentant à mesure qu'il s'éloigne de sa source. L'expérience n'a presque jamais démenti cette remarque. Quand l'histoire et la tradition ne nous apprendraient pas l'ordre dans lequel les évangélistes ont écrit, la simple lecture de leurs ouvrages nous l'apprendrait. » St. Matthieu et St. Marc son copiste paraissent d'abord ; ils remplissent leurs Evangiles du récit des mêmes miracles. St. Luc ajoute à cela tout le merveilleux qui a précédé la naissance et accompagné l'enfance de Jésus-Christ. Les deux premiers disent en termes généraux que Jésus-Christ ressuscitait les morts, mais dans le détail ils ne lui en font ressusciter qu'un : encore semble-t-il qu'ils craignent que le miracle ne paraisse trop éclatant par les circonstances qu'ils y joignent. Jésus-Christ s'enferme avec trois de ses disciples et le père et la mère d'une jeune fille qui venait de mourir ; après quoi il la ressuscite et recommande bien aux assistants de n'en point parler. St. Luc au contraire lui fait ressusciter en public un mort qu'on portait en terre. Ceux qui assistaient au convoi frappés de ce prodige s'en retournent en glorifiant Dieu et en exaltant la puissance du grand Prophète qui avait paru parmi eux. St. Jean renchérit encore sur tout cela : les miracles de St. Matthieu et de St. Marc ne sont auprès des siens que des jeux d'enfant. Saint Luc a beau dire qu'il s'est fait instruire exactement

par ceux qui dès le commencement avaient été témoins oculaires ; il a beau se vanter à la tête des *Actes des Apôtres* qu'il a raconté dans son Evangile tout ce que Jésus-Christ a dit et fait de miraculeux ; cet évangéliste si bien informé a ignoré les miracles de Jésus-Christ qui avaient fait le plus d'éclat , ceux que par conséquent on aurait dû lui apprendre les premiers et qui devaient sortir les derniers de la mémoire des hommes. Moïse , Josué, les Prophètes avaient opéré des merveilles et des prodiges sans nombre ; mais depuis que le monde est monde on n'a jamais ouï dire qu'un homme ait rendu la vue à un aveugle-né. C'est le témoignage que rend cet aveugle lui-même à celui qui l'avait guéri d'une manière si éclatante. On peut voir dans l'Evangile de St. Jean le bruit que ce miracle fit à Jérusalem, et on jugera de la gloire qu'il acquit au fils de Dieu, par l'envie et la rage qu'elle excita dans le cœur de ses ennemis. Ceux d'entre les Juifs qui furent présents à la résurrection du Lazare voyant Jésus-Christ s'attendrir sur la mort de son ami, disaient (11) entre eux : *hé quoi ! celui qui a ouvert les yeux d'un aveugle-né ne pouvait pas empêcher son ami de mourir !* tant il est vrai le prodige jusqu'alors inouï les avait frappés plus que tous les autres miracles du Sauveur. Mais ils furent témoins dans le même moment d'un autre prodige qui dut bien les frapper davantage et qui est sans contredit le plus éclatant de tous ceux qui se trouvent dans l'Evangile. Il n'y a qu'à comparer la résurrection de la fille de Jaïre ou celle du fils de la Veuve de Naïm avec la résurrection du Lazare pour sentir combien le merveilleux de celui-ci est supérieur aux autres.

Le Lazare était dans le tombeau depuis quatre jours, déjà infecté (12) et corrompu. Jésus-Christ en présence de tous ses disciples, de deux sœurs du mort, et d'un grand nombre de Juifs fait ouvrir le tombeau et s'écrie d'une voix forte : Lazare, sortez, *Lazare veni foras*. Aussitôt ce mort dont le corps exhalait déjà une odeur cadavéreuse se lève et sort du tombeau plein de vie et de santé. C'est alors que les ennemis de Jésus-Christ craignant qu'il ne triomphât de leur haine prirent sérieusement le parti de s'en défaire. Après de tels prodiges, disaient-ils (13) *Si nous ne nous défaisons de cet homme tout le monde croira en lui.*

Le premier miracle par lequel le Sauveur commença sa mission (14) dut faire une forte impression sur l'esprit des hommes, parce que la nouveauté en toutes choses frappe et surprend. St. Jean est néanmoins le seul des évangélistes qui en ait conservé la mémoire. La guérison étonnante d'un homme accablé depuis 38 ans de faiblesse et d'infirmité, qui sur la parole du fils de Dieu charge son lit sur ses épaules et s'en va ; en un mot le miracle et tout le merveilleux de la Piscine probatique qui l'accompagnait ne se trouve que dans St. Jean. La manière glorieuse dont l'évangéliste fait couronner à Jésus-Christ son ministère, répond parfaitement au merveilleux dont il a accompagné le reste de sa vie. Il devait comme un agneau se laisser conduire à la boucherie, mais avant que de se livrer entre les mains de ses ennemis il donne une dernière et éclatante preuve de sa puissance : un mot de sa bouche jette à la renverse cette troupe de Satellites qui étaient venus pour le prendre. St. Matthieu se contente de faire dire à Jésus-Christ dans cette occasion : *croyez-vous que mon Père n'enverrait pas à mon secours , si je le souhaitais, plus de douze légions d'anges pour me défendre ?* Sa propre puissance selon St. Jean lui suffit, sa

parole seule terrasse ses ennemis comme un coup de foudre. Enfin St. Jean qui renchérit sur les autres évangélistes a voulu, pour ainsi dire, renchérir encore sur lui-même par cette hyperbole outrée, qui termine son Evangile. « Jésus-Christ, dit-il (15), a fait bien d'autres choses que celles qui sont comprises dans ce volume, et si on entreprenait de les rapporter toutes, je ne crois pas que le monde pût contenir les livres qu'on en écrirait. » C'est ainsi que cet apôtre bien-aimé soutient jusqu'à la fin le ton qu'il a pris au commencement pour célébrer son maître. Avant lui les autres évangélistes ne nous avaient donné Jésus-Christ que pour un pur homme, cependant revêtu d'une puissance surnaturelle ; St. Jean nous le représente comme un Dieu. Il fallait que tout répondît dans son histoire à cette haute idée, il a dû proportionner le merveilleux à la subtilité des dogmes.

On a établi à l'entrée de cet ouvrage, qu'un témoin pour être cru, doit paraître bien informé des choses qu'il raconte, et qu'il doit outre cela être sincère et judicieux : si ces trois qualités se trouvent dans les évangélistes ou historiens de Jésus il est Dieu, il est notre Sauveur, sa doctrine est la seule qui conduit au salut ; si au contraire les évangélistes paraissent privés de ces qualités essentielles à un témoin irréprochable, la religion chrétienne n'est plus qu'une chimère et les profanes sont autorisés dans leur incrédulité.

Ceux qui ont fournis leur entendement à la foi sont bien éloignés de croire qu'on puisse penser désavantageusement des Ecrivains sacrés, jamais ils n'ont douté de leurs lumières ni de leur sincérité ; ils ne soupçonnent pas même qu'on puisse former sur tout cela le moindre doute raisonnable. Le libertinage, l'ignorance, et l'aveuglement leur paraissent le partage de l'incrédule, c'est au fidèle seul qu'ils croient que la vertu, la science et la raison éclairée sont réservées. Les preuves de la religion chrétienne se peuvent voir dans un grand nombre d'ouvrages qui sont entre les mains de tout le monde ; mais comme les raisons contraires sont moins connues, ou parce que les apologistes les ont ignorées ou parce qu'ils les ont mal rendues, nous ne craignons pas de les mettre ici dans tout leur jour. Si ces raisons sont trouvées faibles, on les méprisera et la foi n'en sera point blessée : si elles paraissent spécieuses, d'habiles gens ne jugeront peut-être pas indigne d'eux de les réfuter. Enfin ceux à qui elles paraissent solides ne nous feront pas un crime de les avoir exposées. L'Evangile comprend deux choses qui demandent l'une et l'autre une discussion particulière les faits et les dogmes : C'est sur ce double fondement qu'est élevé l'édifice chrétien, de manière pourtant que l'une de ces choses est subordonnée à l'autre. Le dogmatique dépend absolument de l'historique dont il suppose l'exactitude. Examinons séparément ces deux choses qui sont la base de la foi chrétienne : on jugera par cet examen si l'Evangile mérite la croyance des hommes et s'il est digne de leurs respects.

L'histoire évangélique nous apprend que l'an 15 de Tibère, c'est-à-dire plusieurs années après que la Judée eut été réunie à l'Empire Romain, il parut dans cette Province un homme nommé Jésus, fils, à ce qu'on croyait, d'un pauvre artisan du Bourg de Nazareth en Galilée. La naissance de cet homme était toute divine : une fille Vierge l'avait mis au monde ; des prodiges étonnants avaient précédé et suivi cette merveilleuse naissance. Jésus, après avoir mené une vie obscure dans la maison de

son père, âgé environ de 30 ans, se produit en public prêchant une morale nouvelle austère, annonçant des dogmes nouveaux, déclamant avec force contre les abus des pharisiens qui étaient alors la secte dominante chez les Juifs. Le nouveau réformateur soutient et autorise sa doctrine par une foule de miracles plus éclatants les uns que les autres. Il commande aux vents et aux tempêtes ; il guérit les maladies les plus incurables , il délivre les possédés, et rend la vue aux aveugles-nés ; il ressuscite les morts ; enfin depuis qu'il a commencé à paraître, chaque instant de sa vie est marqué par un prodige. Une doctrine si bien soutenue avait attaché à sa personne plusieurs disciples : cependant les pharisiens outrés de ses invectives jurent sa perte: ils le font arrêter comme un séditieux et le font condamner à mort par le Gouverneur de Jérusalem. Jésus est crucifié , il meurt entre deux brigands comme un brigand lui-même ; mais le troisième jour il sort du tombeau victorieux de la mort et de ses ennemis ; il se montre ensuite plusieurs fois à ses disciples, enfin il monte au ciel en leur présence quarante jours après sa résurrection.

Voilà ce que l'Évangile nous apprend de Jésus-Christ ; mais qu'est-ce que l'Évangile, continuent les incrédules ? C'est ce qu'il faut examiner. Les premiers chrétiens qui aient paru dans le monde étaient tous Juifs de naissance et de religion, c'est-à-dire qu'ils tiraient tous leur origine d'un pays où le fanatisme avait jeté de profondes racines, et du peuple le plus méprisable aux yeux des hommes, quoiqu'il se crût cher aux yeux de Dieu. Ne pas convenir que les Juifs furent regardés comme une nation d'une crédulité aveugle et dans qui l'amour du merveilleux était, pour ainsi dire, inné, tant il paraissait en constituer le principal caractère, ce serait démentir toute l'antiquité.

C'est parmi les hommes les plus vils et les plus grossiers de cette nation qu'on vit paraître les premiers sectateurs du christianisme ; Dieu, dit-on, les avait choisis exprès *pour confondre l'orgueil des sages*. Mais il n'est pas question de recourir ici au mystère ; ne nous écartons pas du fait, puisque c'est de lui seul que ce mystère doit tirer sa source. Tout était simple, tout était grossier, tout était bas dans les premiers chrétiens : le fils de David n'était pas lui-même d'un état plus florissant que ses apôtres.

On vit donc paraître en Judée quelque temps avant la destruction de Jérusalem une secte composée pour la plus grande partie de la lie du peuple Juif. Ces hommes se disaient disciples d'un nommé *Jésus*, qui après avoir fait pendant sa vie une multitude incroyable de miracles était ressuscité après sa mort. D'abord ils attirèrent à leur parti plusieurs de leurs compatriotes de même condition et de même caractère. Ensuite ils admirent les incirconcis dans leur secte ; et comme les Juifs étaient répandus par tout le monde et que cette nation avait alors un grand zèle pour faire des prosélytes, il paraît que les nouveaux sectaires, épris du même zèle, firent pareillement un nombre de Prosélytes assez considérable. Il n'y a rien jusqu'ici dont les chrétiens les plus scrupuleux ne puissent convenir. Il n'en sera pas de même du reste.

La secte chrétienne ayant pullulé, le chef de cette secte devint beaucoup plus célèbre après sa mort qu'il n'avait été pendant sa vie. Nous verrons bientôt par le silence universel des contemporains de Jésus-Christ, que cet homme merveilleux n'a pas fait

grand bruit tandis qu'il a été sur la terre ; mais ses disciples y en firent beaucoup après sa mort. Le nombre s'en augmenta de plus en plus, ils annoncèrent avec zèle leur nouvelle doctrine ; on les traita de visionnaires et de fanatiques, et ils confirmèrent cette opinion qu'on avait d'eux par une opiniâtreté invincible à persister dans leurs sentiments dont le fanatisme fournissait continuellement des exemples dans toutes les sectes établies chez les Juifs. Jésus-Christ devint donc plus célèbre par ses premiers sectateurs qu'il ne l'avait été par lui-même. Les miracles de ce prétendu Messie n'avaient en effet pour théâtre que l'imagination de ses disciples ; au lieu que le fanatisme de ceux-ci se donne réellement aux hommes en spectacle. Dans les temps qui suivirent de près la mort de Jésus-Christ, ceux qui connaissaient sa doctrine l'annoncèrent de vive voix. C'était par des entretiens familiers, par des discours, par des exhortations qu'on attirait des disciples au Messie. Les uns qui avaient vécu avec lui racontaient ce qu'ils lui avaient entendu dire et ce qu'ils croyaient avoir vu. Les autres rapportaient ce qu'ils disaient avoir appris de témoins oculaires ; d'autres donnant dans l'enthousiasme débitaient avec confiance ce que leur imagination leur suggérait.

Tous les apôtres également simples et également, zélés augmentaient à l'envi le nombre des Prosélytes. Ceux-ci s'entretenaient avec admiration des miracles qu'on attribuait au chef de la religion qu'ils avaient embrasée, et les miracles allaient tous les jours croissants à mesure que le nombre des frères se multipliait.

On voit par les divers Evangiles qui parurent peu d'années après, que l'esprit crédule des premiers chrétiens ne s'était tenu sur cela dans aucunes bornes ; mais ces histoires ne parurent pas dans les temps qui suivirent de près la mort de Jésus-Christ. Le christianisme alors trop peu éloigné de sa source se soutenait encore par lui-même. Les discours des apôtres ou de leurs disciples étaient pour les fidèles un Evangile vivant qui leur suffisait. Dans les quatorze Epîtres de St. Paul que nous avons, qui sont la plupart fort longues et dont quelques-unes ont été écrites fort tard, ni dans les autres lettres qui nous restent des apôtres, il n'est fait nulle part mention d'aucun Evangile écrit : ce terme qui se rencontre plusieurs fois dans leurs ouvrages ne signifie autre chose que la doctrine de Jésus-Christ qu'ils avaient annoncée ; en un mot il est impossible de prouver qu'aucune histoire évangélique ait été publiée avant la destruction de Jérusalem : au contraire, la ruine de cette ville et de son temple si clairement annoncée dans St. Matthieu et dans St. Luc fera toujours sentir aux esprits sans prévention que les Evangiles n'ont été écrits qu'après l'événement. Cependant le christianisme s'éloignant de sa source, et le nombre des fidèles augmentant de jour en jour, il fallut recourir aux monuments historiques pour conserver la mémoire des paroles et des actions du Messie. On vit donc paraître en divers lieux cette foule de petits ouvrages que les chrétiens nommaient *Évangiles* parce qu'ils contenaient la doctrine du salut à laquelle ils donnaient déjà ce nom.

La plupart des apôtres devaient être morts lorsque les Evangiles parurent ; mais on ne crut pas pouvoir rendre ces histoires plus recommandables qu'en les attribuant à des hommes si célèbres dans le christianisme dont les noms devaient être connus de tous les fidèles. Pour ne point répéter ce qui a été dit plus haut, ce ne fut que 150 ans après la mort de Jésus-Christ que l'Eglise en sortant du berceau et quittant le bégaiement de

l'enfance, eut honte de cette multitude d'histoires évangéliques et n'en adopta que quatre plus raisonnables et plus conformes entre elles que les autres ; et c'est ce qu'on appelle aujourd'hui l'*Evangile*.

Mais , poursuivent les incrédules, d'où sait-on que ces quatre histoires privilégiées sont les seules légitimes ? Comment a-t-on pu démêler, par exemple, que l'Evangile que nous avons sous le nom de St. Matthieu était véritablement de lui, et que celui des Hébreux et un autre dont les Ebionites se servaient n'en étaient point , quoiqu'ils fussent tous trois sous le nom du même évangéliste, et tous trois d'une égale antiquité ? Pourquoi a-t-on rejeté l'Evangile de l'Enfance attribué à St. Thomas, ainsi que celui de St. Jacques, et tant d'autres qui sont des ouvrages également anciens ? Pourquoi leur avoir préféré l'Evangile de St. Jean qui porte les marques les plus sensibles de la supposition ? Cet auteur devait-il en être cru parce qu'il se nomme à la fin de son histoire ? St. Matthieu, St. Marc, ni St. Luc n'en ont pas usé ainsi, et malheureusement pour St. Jean cette affectation lui est commune avec les évangélistes apocryphes. St. Jacques, St. Thomas, Nicodème se déclarent de la même manière, pour autoriser des Evangiles qui portent leurs noms. Comme les chrétiens supprimèrent mènent dans la suite, autant qu'ils le purent, les Evangiles rejetés, peu de ces ouvrages sont parvenus jusqu'à nous ; mais si l'on en juge par ceux qui nous restent, on est forcé de convenir que le merveilleux le plus absurde et le plus extravagant s'était alors emparé de leur imagination ; l'Eglise en a usé sagement d'avoir proscrit des histoires où le Messie dans son enfance s'amusait à faire de petits oiseaux de terre qui s'envolaient après avoir été animés de son souffle. Les fidèles auraient sans doute été choqués de voir leur maître changer de petits garçons en boucs pour leur apprendre à être sages. On n'aurait point trouvé de dignité dans le miracle que le petit Jésus fit pour élargir le trône du roi de Jérusalem : St. Joseph avait été chargé de faire ce trône, mais n'ayant pas bien pris ses mesures, le trône se trouva trop étroit pour le lieu où il devait être placé : sur cela le petit Messie se met à tirer l'ouvrage d'un côté, et St. Joseph à tirer de l'autre, après quoi le trône se trouva juste pour la place.

L'Evangile de St. Jacques n'est guère plus sensé. Toutes les particularités merveilleuses du mariage de St. Joseph y sont décrites d'une manière ridicule et l'incrédulité de Salomé sur l'accouchement de la Vierge y est assurément poussée si loin, qu'elle scandalise. L'ouvrage que nous avons sous le nom de l'*Evangile de Nicodème* n'est peut-être autre chose que les fameux *Actes de Pilate* cités comme authentiques par les anciens Pères de l'Eglise , par St. Justin, Tertullien, Eusèbe, etc.

Cependant cet Evangile est rempli d'un merveilleux puérile et inepte. De pareils ouvrages méritaient à juste titre d'être traités d'apocryphes : dans nos Evangiles les choses se passent avec plus de bienséance, le Messie y agit avec plus de dignité, le merveilleux n'y est pas moins outré, mais il est mieux choisi et plus noble.

Tous ces ouvrages que l'Eglise a répudiés n'ont été rejetés que pour leur trop basse simplicité, ou peut-être à cause de quelques dogmes particuliers qui n'ont pas prévalu et que les chrétiens ont désavoués, ou enfin à cause du trop peu de conformité entre eux ; cependant ils sont anciens , ils font également du nombre de ces histoires



évangéliques que vit éclore le siècle qui suivit la destruction de Jérusalem. Les Evangiles Canoniques n'ont pas plus d'antiquité, mais ils ont pour eux l'adoption de l'Eglise : les autres Evangiles, dit-on, ont été supposés par des imposteurs ou par des hérétiques, comme si les orthodoxes avaient été sur cela plus réservés. Il faut n'avoir aucune teinture de l'histoire ecclésiastique pour ignorer que jamais les hommes n'ont poussé plus loin le fourbe et l'imposture, que tous les chrétiens sans exception le firent dans le premier temps en faveur de leur secte. Enfin on ne prouvera jamais qu'aucun Evangile ait été écrit avant la prise de Jérusalem. Il parut dans la suite sous ce titre quantité d'histoires fabuleuses qu'on attribuait faussement aux apôtres : les chrétiens qui les fabriquèrent étaient des fanatiques avérés que leur zèle rendait imposteurs ; et les quatre Evangiles dont l'Eglise a fait choix sont du nombre de ces ouvrages.

Mais, dira-t-on, quand même il serait douteux que les Evangiles canoniques aient été véritablement composés par les auteurs dont ils portent le nom, il est au moins certain que le Christianisme existait avant la ruine de Jérusalem ; les incrédules conviennent que St. Paul et les autres Apôtres avaient écrit avant ce temps-là, on ne peut pas douter qu'il n'y ait eu des chrétiens à Rome sous l'Empire de Néron et même sous celui de Claude ; Suétone et Tacite (16) le disent positivement. Il y avait donc par conséquent une secte d'hommes qui croyaient que Jésus-Christ était ressuscité. Ainsi tout ce qu'on vient de dire ne détruit pas le fait et ne peut faire tort tout au plus qu'à l'authenticité des Evangiles que les incrédules ont prétendu attaquer jusqu'à présent : ils ont voulu faire connaître l'idée que peut avoir d'un ouvrage si révérend des chrétiens, un esprit qui préfère les lumières de la raison aux lumières de la foi. Mais écoutons leurs raisonnements jusqu'au bout : voyons de quelle manière ils prétendent renverser un fait qu'ils croient déjà ébranlé ; ils n'ont peut-être encore dit sur cela que ce qu'ils avaient à dire de plus faible.

Il y avait certainement en Judée, en Grèce, en Italie, une secte d'hommes qui reconnaissaient pour leur maître Jésus-Christ crucifié et ressuscité ; et cette secte était composée, comme on l'a dit, de misérables Juifs, de pauvres fanatiques, plus misérables encore par le caractère de leur esprit, que par la bassesse de leur condition. Dans les premiers temps le christianisme était encore si obscur qu'on en connaissait à peine le nom. Comme les chrétiens étaient presque tous Juifs, comme leur religion avait le judaïsme pour fondement, et comme toutes les contestations qui roulaient sur le Messie se passaient avec d'autres disciples de Moïse, on les confondait toujours avec les Juifs ; on les regardait comme une de ces sectes particulières qui sortaient si fréquemment du sein de cette superstitieuse nation. Or les hommes raisonnables qui vivaient alors avaient de la nation juive une idée de mépris à laquelle il eût été difficile de rien ajouter. Nous l'avons déjà dit plusieurs fois, et on ne saurait trop le répéter : c'est un peuple, disait-on sans cesse, qui habite le pays des fables, tout se fait chez eux par enchantement.

Si les hommes raisonnables avaient su de quoi il était question dans les disputes des Juifs avec les chrétiens, ils auraient sans doute déploré la misérable condition humaine que le fanatisme livre en proie à la plus extravagante crédulité. Les esprits sensés ont naturellement du dégoût pour l'absurde, ils n'aiment pas à approfondir les chimères. Supposons pourtant qu'un homme judicieux eût voulu s'éclaircir du point

essentiel de la dispute qui subsistait entre les disciples de Moïse et ceux de Jésus-Christ. Lorsque, par exemple, l'Empereur Claude chassa les Juifs de Rome, Suétone dit « qu'il les chassa à cause des bruits continuels qu'ils excitaient à l'occasion d'un certain Christus. » Ce passage qui n'est pas trop clair, fait voir que Suétone lui-même n'était pas encore au fait, quoiqu'il vécût un siècle après Jésus-Christ, mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici. Supposons donc qu'au temps de Claude un homme sensé et curieux, un philosophe ait voulu savoir de quoi il était question. D'abord il s'adresse aux Juifs qui lui disent : il vient de s'élever parmi nous une secte de misérables et d'insensés, qui veulent faire passer pour Messie un imposteur, un séditieux que Pilate a fait crucifier à Jérusalem. Le même homme s'adresse ensuite aux chrétiens : oui, lui disent-ils, Jésus-Christ a été crucifié comme un séditieux, mais c'était un homme divin, un homme dont presque toutes les actions ont été des miracles : il délivrait les possédés, il redressait les boiteux, il rendait la vue aux aveugles-nés, il ressuscitait les morts, il s'est ressuscité lui-même, et il est monté au Ciel en corps et en âme ; grand nombre de nos frères l'ont vu, toute la Judée a été témoin de ses prodiges et de sa vie miraculeuse.

Comment ! dit sur cela notre philosophe, toute la Judée est donc chrétienne ? Tous les habitants d'un pays qui ont été témoins de tant de merveilles ont donc embrassé la doctrine de votre Maître ? Hélas ! non, répondent les chrétiens, il n'y en a eu qu'un fort petit nombre qui l'ait fait, en comparaison du reste. Tous les autres ont eu des yeux et n'ont point vu, des oreilles et n'ont point entendu. Ha ! dit le Philosophe un peu remis de sa surprise, je vois ce que c'est, je reconnais les enchantements si ordinaires à ceux de votre nation. Mais parlez-moi sincèrement, les choses se sont-elles passées comme vous le dites ? Les miracles de votre Messie ont-ils été effectivement publics ? Ils l'ont été, reprennent-ils, ils ont éclaté à la vue de tout le public. Quelque maladie qu'on eût, quiconque pouvait, seulement toucher le bord de sa robe lorsqu'il passait, était sûr d'être guéri. Il a plusieurs fois nourri cinq à six mille personnes avec ce qui aurait à peine suffi pour en nourrir cinq ou six. Sans vous parler d'une infinité de miracles qu'il a faits en public, un jour il ressuscita à la porte d'une ville un mort qu'on portait en terre ; une autre fois en présence d'un grand nombre de gens il en ressuscita un qui était enterré depuis quatre jours et plus d'à moitié pourri. oh ! pour ce dernier miracle, dit le philosophe, je suis persuadé que tous ceux qui y assistèrent se prosternèrent aux pieds du Messie : il y en a eu aussi plusieurs qui crurent en lui, répond un des chrétiens, mais tous ne le firent, pas ; les autres allèrent aussitôt raconter aux pharisiens, qui étaient les ennemis de notre Maître, tout ce qu'ils avaient vu. Il en est de même, continue-t-il, des autres miracles de Jésus-Christ, quelques-uns de ceux qui en étaient témoins croyaient en lui, parce qu'il les avait destinés à être du nombre de ses disciples ; les autres n'y croyaient pas. En vérité, leur dit le philosophe, il faut qu'il y ait bien de la simplicité dans les uns et une extrême stupidité dans les autres. Je conçois aisément, et votre exemple me confirme dans cette pensée, je conçois qu'il peut se rencontrer des gens assez simples pour s'imaginer qu'ils ont vu des miracles lorsqu'ils n'en voyaient point ; mais on ne concevra jamais qu'il puisse y en avoir d'assez hébétés pour ne pas se rendre à des prodiges aussi éclatants, que ceux dont vous venez de parler. Il faut avouer que la

Judée produit des hommes qui ne ressemblent en rien aux autres hommes de la terre : on voit chez vous ce qu'on ne voit point ailleurs. Notre philosophe admire donc la crédulité de ces bonnes gens qui lui paraissent des fanatiques du premier ordre. Mais voulant satisfaire pleinement sa curiosité, il dissimule ses vrais sentimens et dit à ces chrétiens : ce que je viens d'entendre me paraît si merveilleux, si étrange, si nouveau, que j'aurais un désir extrême de connaître plus à fond tout ce qui concerne votre Messie : vous me ferez plaisir de vouloir bien m'en instruire ; un homme si divin mérite certainement que tout l'univers s'informe des moindres circonstances de sa vie. Aussitôt un de la troupe se flattant peut-être de faire du philosophe un Prosélyte, se met à raconter en détail tout ce qui concerne Jésus-Christ : comment il était né d'une Vierge ; comment les Mages et les Pasteurs étaient venus reconnaître sa Divinité dans le berceau ; les miracles de son enfance, ceux de ses dernières années, sa vie, sa mort, sa résurrection, rien ne fut oublié. L'évangéliste ne s'en tient pas aux actions du fils de l'homme, il rapporte tous ses discours, toutes ses paraboles, toute sa morale. Enfin l'instruction est complète, il n'omet rien ni sur les faits ni sur les dogmes. Quand le chrétien eut cessé de parler, le philosophe qui sans l'interrompre avait tout écouté avec beaucoup d'attention et de patience, prend la parole à son tour, mais d'une manière à faire bientôt connaître aux disciples de Jésus-Christ qu'il n'était pas disposé à en augmenter le nombre. La morale de votre Messie, dit-il, me paraît bonne à certains égards, je la trouve en quelques endroits conforme avec celle qu'ont enseignée tous les hommes raisonnables qui ont paru sur la terre plus de 400 ans avant lui. Cette morale que vous débitez comme nouvelle, l'est peut-être pour un peuple grossier et imbécile comme les Juifs, mais elle ne l'est pas pour le reste des hommes. Je trouve néanmoins une chofe à redire dans cette morale, c'est que celui qui l'enseignait n'ait pas été un homme plus simple et plus commun dans ses actions ; c'est dommage que votre maître qui pensait si bien sur le règlement des mœurs, ait fait tant de prodiges.

Mais si la morale du Messie n'est pas nouvelle, continue-t-il, j'avoue avec étonnement que ses miracles le sont pour moi : ils ne devraient pourtant pas l'être ni pour moi ni pour personne, cependant personne n'en est instruit : il y a fort peu de temps, dites-vous, que Jésus-Christ vivait : tous les hommes d'un âge raisonnable qui sont aujourd'hui sur la terre ont été ses contemporains. Concevez-vous en bonne foi que dans une Province de l'Empire aussi fréquentée que la Palestine, il ait pu se passer des choses si extraordinaires, et cela pendant un intervalle de trois à quatre années de suite, sans qu'on en ait entendu dire le moindre mot ? Nous avons un Gouverneur et une garnison nombreuse dans Jérusalem, la Judée est pleine de Romains ; le commerce est continuel de Rome à Joppé, et l'on n'a pas su en ce pays-là que Jésus-Christ fût au monde !

Les Juifs ont la faculté de voir ou de ne pas voir des prodiges selon qu'il leur plaît, poursuit le philosophe, mais les autres hommes voient ordinairement ce qui est devant leurs yeux et ne voient que cela. Lorsque vous me dites que nos soldats furent témoins des miracles qui arrivèrent à la mort et à la résurrection de votre Maître, de ce tremblement de terre, de ces ténèbres épaisses qui obscurcirent pendant trois heures la lumière du Soleil ; lorsque vous les représentez comme presque morts de

peur et de saisissement à l'aspect d'un ange qui descend du ciel avec le bruit et l'éclat du tonnerre pour ouvrir le tombeau du Christ ; lorsqu'enfin vous assurez que les mêmes soldats désavouèrent pour un vil intérêt des prodiges qui les avaient tellement frappés qu'ils en étaient presque morts de peur, vous oubliez en vérité qu'ils sont des hommes, vous les métamorphosez en Juifs, comme si l'air de la Judée fascinait les yeux et renversait la raison de tous les étrangers qui la respirent.

Croyez, chrétiens, que si votre Messie avait réellement fait la moindre partie des miracles que vous lui attribuez, l'Empereur, le Sénat, tout Rome en eût été informé. Cet homme divin eût été le sujet de tous nos entretiens et l'objet de l'admiration universelle. Cependant il est encore inconnu de tout le monde, excepté peut-être d'un petit nombre de Juifs dont même la plus grande partie le regarde comme un imposteur. Concevez du moins, ô chrétiens, qu'il a fallu un miracle plus fort que tous les miracles de Jésus-Christ ensemble pour tenir ainsi captive dans l'obscurité une histoire que vous supposez aussi publique, aussi éclatante et aussi merveilleuse que la sienne. Reconnaissez votre égarement, abandonnez une opinion chimérique. Car enfin c'est à votre imagination seule que Jésus-Christ est redevable de tout ce merveilleux dont vous ornez son histoire. Les chrétiens qui dans les premiers temps n'avaient pas encore songé à fabriquer les faux Actes de Pilate, non plus que les lettres de ce Gouverneur à Tibère ; qui ne s'étaient point encore avisés de faire lier un commerce de lettres entre St. Paul et Sénèque ; qui n'avaient pas encore supposé toutes les prophéties des Sybilles, où les miracles, la mort et la résurrection de Jésus-Christ sont annoncés aussi clairement que dans l'Evangile ; les chrétiens en un mot qui n'avaient pas encore joint l'imposture au fanatisme, furent quelque temps interdits du discours du philosophe. Enfin celui d'entre eux qui avait d'abord fait la fonction d'évangéliste, prenant ensuite le ton d'un enthousiaste ; Jésus-Christ est le fils de Dieu, s'écria-t-il, il est notre Messie, notre Sauveur, notre Roi. Nous savons qu'il est mort, qu'il est ressuscité ; heureux ceux qui ont vu et qui ont cru ! plus heureux encore ceux qui croiront en lui sans l'avoir vu ! ô Rome ! renonce à ton incrédulité ! Superbe Babylone ! fais pénitence de tes désordres ; le temps est court, la chute est prochaine, ton Empire touche à sa fin : que dis-je ! ton Empire, l'univers entier va changer de forme. Le fils de l'homme va venir dans les nues pour juger les vivants et les morts ; il vient, il est à la porte : Le monde va disparaître ; plusieurs de ceux qui vivent aujourd'hui ne mourront point avant l'accomplissement de toutes ces choses. Finissons ici notre supposition. Le philosophe qui ne prenait pas grand plaisir à ce langage prend congé de la troupe chrétienne et laisse l'enthousiaste haranguer ses frères tant qu'il lui plaît.

Les prodiges éclatants de Jésus-Christ avaient fait si peu de sensation dans le monde, que bien des années après sa mort on y connaissait à peine son nom, et que ses disciples n'étaient point distingués de ceux de Moïse. C'est un fait qu'on ne peut révoquer en doute sans démentir tous les monuments qui nous restent de ces temps-là. Voyons présentement si dans la Judée qui fut le théâtre de sa vie merveilleuse, ses prestiges éclatèrent davantage. C'est par le témoignage des Juifs contemporains qu'il en faut juger. Commençons par les évangélistes eux-mêmes, examinons dans leurs propres récits les idées différentes que les Juifs avaient des miracles que le Messie

opérait parmi eux. Nous passerons ensuite à des témoignages plus forts et plus convaincants.

Si une foi vive et ardente est nécessaire pour opérer des miracles, c'est du moins par une foi simple et par un esprit fournis qu'on peut se mettre en état d'en voir : il n'y a que ceux qui sont persuadés de la possibilité des miracles qui puissent en être témoins ; le merveilleux fuit et redoute l'esprit incrédule, c'est son ennemi le plus dangereux. Les hommes simples ont vu des prodiges , ils en verront toujours ; les incrédules n'en ont point vu et n'en verront jamais.

Après ce que les évangélistes nous disent de l'authenticité des miracles de Jésus-Christ , après ce que nous avons dit et répété si souvent de la crédulité des Juifs , on sera sans doute surpris de trouver des incrédules parmi eux. Il y en avait néanmoins et en grand nombre. Les pharisiens, les Docteurs de la Loi, les prêtres, tous les principaux du peuple étaient des espèces d'esprits forts en comparaison du reste de la nation : c'est du moins l'idée que nous en donnent les évangélistes. A la vérité cette idée n'est pas toujours bien soutenue dans leurs écrits ; car enfin lorsque ces mêmes esprits forts attribuent à la puissance de Belzébuth les exorcismes de Jésus-Christ, ou lorsqu'on les entend dire : *Si nous ne nous défaisons de cet homme, tout le peuple croira en lui à cause des prodiges qu'il a faits*, ils paraissent raisonner alors comme s'ils supposaient la réalité de ses prodiges ; mais malgré cette contrariété qui règne dans les histoires Evangéliques sur le point dont il s'agit, il résulte cependant de la lecture entière des Evangiles que les pharisiens, les prêtres, les savants, tous les principaux de la nation juive étaient autant d'incrédules, qui ne voulaient point ajouter foi aux miracles qui leur étaient rapportés du Messie.

Qui est-ce qui a cru en lui , disent-ils à l'aveugle-né ? Il n'y a pas un seul de nous qui l'ait fait. Il n'y a que cette vile populace composée d'hommes ignorants et imbéciles. Sans rapporter d'autres témoignages de leur incrédulité qui sont en grand nombre dans les Evangiles, la preuve la plus forte qu'on puisse en donner c'est cette demande si pressée et si souvent réitérée qu'ils faisaient au Messie de leur faire voir un prodige. Jésus-Christ ne faisait autre chose que des prodiges, puisque toutes ses actions étaient des miracles. Un peu de patience, ou plutôt un peu de foi ; et bientôt au lieu d'un prodige il en eût fait voir un grand nombre à ces incrédules. Mais une curiosité fondée sur le doute est une trop mauvaise disposition pour voir des miracles ; Jésus-Christ n'en faisait jamais devant des témoins dans lesquels il remarquait cette disposition ; le désir des pharisiens et des autres qui manquaient de foi ne fut jamais satisfait, le Messie refusa constamment de faire aucun prodige en leur présence.

Hérode le Tétrarque n'eut pas sujet d'être plus content que les pharisiens. Ce Prince, disent les évangélistes, ayant souvent ouï parler des miracles de Jésus-Christ, fut ravi de ce que Pilate lui renvoyait un homme si merveilleux : il espérait lui voir confirmer par quelque prodige la vérité des merveilleux récits qu'il avait entendu faire de lui. Mais le Messie se tint dans l'inaction. Hérode, quelque désir qu'il en eût, ne lui vit point faire de prodiges, ce qui fut cause que le Tétrarque et toute sa Cour changèrent pour lui leur curiosité en mépris.

Il semble d'abord que les parents de Jésus-Christ auraient dû être les premiers à croire en lui, cependant l'Evangile nous dit formellement et en plus d'un endroit qu'ils n'y croyaient point : ils y croyaient si peu qu'ils formèrent le dessein de se saisir de lui et de l'enfermer, regardant ce nouveau Messie comme un fou. C'est la foi feule qui soutient le merveilleux ; la foi est toujours accompagnée d'un mystérieux respect : or il ne faut jamais connaître à fond ni voir de trop près les choses qu'on doit respecter.

La grande proximité, le trop de familiarité qui font quelquefois naître le mépris, sont toujours du moins un obstacle au respect sans lequel la foi ne saurait marcher. Il n'est donc pas étonnant que les parents de Jésus-Christ aient été incrédules sur ses miracles. Ce Messie leur était trop connu, il leur avait toujours paru un homme trop commun, pour qu'il devînt tout d'un coup si respectable ; il eût fallu pour cela renverser toutes leurs idées ; c'était aux étrangers à qui Jésus-Christ était inconnu à se former de lui telles idées qu'il leur plairait ; c'était à eux à croire en lui et à le regarder comme le Messie ; pour ses parents, ils savaient à quoi s'en tenir sur son compte ; sa naissance si merveilleuse ne les avait point frappés ; jamais ils n'avaient entendu parler de ses prétendus prodiges ; et en effet ce ne fut qu'après sa mort que le cerveau des premiers chrétiens enfanta tout ce merveilleux. C'est sur le même principe qu'est fondée l'incrédulité des habitants de Nazareth : une grande familiarité avait pareillement étouffé en eux le germe de la foi. Il n'y a rien de si naïf que la manière dont la chose est rapportée dans l'Evangile. Le Messie étant allé à Nazareth où il avait passé trente années de sa vie exerçant le métier de son père, les habitants dirent d'abord entre eux : « n'est-ce pas (17) le fils de Joseph et de Marie ? Son père, sa mère, ses frères, ses sœurs ne sont-ils pas encore parmi nous ? Par quelle aventure donc est-il devenu Prophète ? » Jésus-Christ leur dit sur cela ; vous m'appliquerez sans doute le proverbe : Médecin, guéris-toi toi-même ; faites ici autant de miracles que vous en avez fait en d'autres endroits. Votre mauvaise disposition me persuade de la vérité d'un autre proverbe, qui est, que nul n'est Prophète en son pays : et en effet, ajoutent les évangélistes « hors quelque peu de malades qu'il guérit en leur imposant les mains, il vit qu'il ne pouvait faire en ce lieu aucun miracle à cause cause de l'incrédulité de ses compatriotes. » (18)

Les Nazaréens poussèrent même le manque de foi un peu plus loin ; car Jésus-Christ leur ayant fait sur cela quelques reproches assez forts, ils conduisirent le Messie au haut d'une montagne sur laquelle leur ville était bâtie afin de le précipiter, mais il s'échappa de leurs mains. Enfin il faut mettre au rang des incrédules de l'Evangile tous ceux qui furent témoins des miracles de Jésus-Christ, sans néanmoins croire en lui ; et le nombre de ces derniers est prodigieux puisqu'il renferme généralement tout le peuple juif. Après avoir vu le Messie suivi par plusieurs milliers de personnes qui paraissaient s'attacher à lui jusqu'à négliger le soin de leur propre nourriture ; après le triomphe que les Juifs lui décernèrent à son entrée dans Jérusalem quelques jours avant sa mort ; après les prodiges étonnants qu'il fit pendant sa vie, et surtout ceux qu'il fit éclater en mourant, dont les évangélistes rendent tout le peuple témoin ; on est tout surpris de voir le petit nombre de ses vrais disciples auxquels il envoya l'Esprit consolateur qu'il leur avait promis. Cet étrange aveuglement de toute une

nation ne paraît guère vraisemblable, il est vrai, mais il est permis de démentir l'Évangile en faveur de la vraisemblance : les écrivains profanes donnent les Juifs pour un peuple entièrement crédule et amateur du merveilleux, les évangélistes nous en donnent une idée encore au dessous ; ils nous les représentent comme de vrais brutes dénués de tout jugement et de toute raison. Vous me suivez, dit Jésus-Christ, parlant à cette multitude qu'il nourrit dans le désert, comme s'il eût parlé à une multitude de bêtes, non à cause des miracles que vous avez vus, mais à cause du pain que je vous ai donné à manger. Tout est conforme à cela dans l'Évangile. Voilà quel était le peuple qui suivait le Messie : voilà les hommes devant lesquels il opérait ses prodiges.

On a dit plus haut qu'il était impossible de concevoir le peu de bruit que les miracles de Jésus-Christ avaient fait dans le monde, malgré l'éclat dont ils paraissent revêtus dans l'Évangile. Sans recourir à un autre miracle, on est encore obligé d'y avoir recours pour sauver le contraste perpétuel de l'éclat de ses prodiges avec l'incrédulité des Juifs qui en étaient témoins. En effet tout cela se passait ainsi selon les évangélistes (19) pour que la Prophétie d'Isaïe s'accomplît ; *ils regarderont et ne verront point, ils écouteront et n'entendront point*. La prophétie eut certainement son effet au temps du Messie, les Juifs cessèrent d'être des hommes, ils devinrent des arbres. Il faut encore convenir que l'histoire évangélique nous représente ce peuple comme une espèce d'hommes toute particulière qui à la lettre ne voyaient point avec les yeux et n'entendaient point avec les oreilles, qui ne pensaient et ne sentaient point comme les autres hommes. Les Juifs en un mot y paraissent d'une stupidité si peu naturelle que la foi seule les peut faire regarder comme des hommes qui aient pu réellement exister.

Puisque les miracles du Messie avaient fait si peu d'impression sur l'esprit des Juifs dans le temps même qu'ils en étaient les témoins, on ne sera pas surpris de leur en voir perdre absolument la mémoire. Ils perdirent en effet le souvenir non seulement de tous les prodiges qu'ils avaient vus, mais encore de l'homme merveilleux qui les avait opérés : hors le petit nombre de ceux qui avaient embrassé sa doctrine, son nom même devint inconnu à tout le reste de la nation juive ; mais laissons les évangélistes et leurs systèmes ; ne nous assujettissons plus à l'idée qu'ils nous donnent de leur propre nation, expliquons-nous d'une manière indépendante, et faisons voir par le silence des Juifs contemporains de Jésus-Christ que ses miracles avaient fait aussi peu d'éclat dans la Judée que dans le reste de la terre.

Quoique les Juifs fussent regardés en général comme une nation imbécile, il s'est néanmoins trouvé parmi eux des hommes qui ont su par un mérite particulier se distinguer de leurs compatriotes : le célèbre Philon est du nombre de ces derniers ; l'École de Platon n'a guère élevé de disciples qui aient fait tant d'honneur à son maître que lui. Ce philosophe Juif vivait à Alexandrie dans le temps même que Jésus-Christ et ses apôtres parurent en Judée. La ville d'Alexandrie était remplie d'un grand nombre de Juifs qui avaient un commerce continu avec ceux de Jérusalem dont ils étaient peu éloignés. Ce qui s'était passé de considérable dans cette capitale du judaïsme devait bientôt se répandre dans tous les endroits du royaume où les Juifs étaient habitués ; les habitants d'Égypte en devaient être les premiers instruits :

cependant Philon, homme savant, curieux, philosophe, très attaché à sa religion, qui a composé une infinité d'ouvrages de morale, de faits, de raisonnement, Philon, dis-je, n'a jamais fait aucune mention ni de Jésus-Christ ni de ses miracles ni de sa doctrine. Le nom même des chrétiens ou de leur Maître n'est jamais venu jusqu'à lui, et ceux qui prétendent qu'il a parlé des premiers chrétiens sous le nom de *Thérapeutes* ne méritent seulement pas qu'on les fasse revenir de leur ridicule prévention.

Joseph et Juste de Tibériade se sont distingués chez les Juifs par les histoires de leurs nations qu'ils écrivaient l'un et l'autre dans le même temps. Ils vivaient tous deux dans le même pays où Jésus-Christ venait de finir sa vie miraculeusement. Les disciples du Messie qui faisaient, dit-on, de plus grands miracles que leur Maître, étaient concitoyens et contemporains de ces deux historiens. Juste et Joseph devaient n'avoir entendu parler d'autre chose que des prodiges de cet Homme-Dieu qui était ressuscité glorieusement, après avoir, à la vue de tout le peuple, obscurci le ciel et fait trembler la terre en mourant ; ils pouvaient encore moins ignorer les miracles des apôtres et des premiers chrétiens, puisqu'ils vivaient avec eux : ils devaient du moins connaître le nom de cette nouvelle secte dont Dieu secondait alors l'établissement par tous les dons de son esprit et par la vertu éclatante de son bras. Mais non, ces deux historiens ont ignoré toutes ces choses, les miracles de Jésus-Christ, ceux de ses disciples, le nom du nouveau Messie, la secte même des chrétiens ; tout cela leur est également inconnu. Juste de Tibériade avait composé une histoire de sa nation depuis Moïse jusqu'à son temps : Cet ouvrage n'est point venu jusqu'à nous, mais le savant Photius qui l'avait lu nous assure formellement que l'auteur ne faisait aucune mention ni de Jésus-Christ, ni de ses miracles, ni de sa secte. Joseph qui contredit l'histoire de Juste en plusieurs choses s'accorde néanmoins avec lui dans le silence qu'il observe à l'égard de Jésus-Christ et de ses sectateurs.

Quoique cet historien sait entrer dans un détail infini de tous les événements un peu considérables, quoiqu'il parle de toutes les sectes qui subsistaient avant lui, et qui s'étaient formées parmi les Juifs ; quoiqu'il fasse mention de plusieurs imposteurs, ou fanatiques célèbres qui avaient entrepris d'en établir de nouvelles, et qui avaient échoué dans leurs entreprises ; les chrétiens et leur Messie lui ont cependant échappé ; les miracles de Jésus-Christ dont l'éclat s'est accru à mesure qu'ils se sont éloignés de leur source, étaient encore trop récents pour être connus de Joseph. Le christianisme faisait en ce temps-là trop peu de figure parmi les Juifs pour être mis au rang des sectes.

L'historien n'a pas oublié le fameux Galiléen Juda qui fut le prince et l'instituteur de la secte des *Sicaires*. Le fanatique Jonathas suivi sur le mont des Olives par trente mille autres fanatiques, a trouvé place dans son histoire aussi bien que Theudas le nouveau Josué, qui conduisit la populace imbécile sur les bords du Jourdain, l'assurant qu'il lui ferait passer ce fleuve à pied sec. Cet autre fanatique qui sous le gouvernement de Pilate coûta la vie à un si grand nombre de crédules Samaritains, ne lui est pas échappé. Mais le Prince de la secte chrétienne ne lui a pas paru digne d'être mis au rang de ces hommes illustres et célèbres. Si Joseph a connu Jésus-Christ il n'a pas daigné en faire mention, et il l'a sans doute confondu dans la foule de ces fourbes et de ces visionnaires qui s'élevèrent alors dans la Judée et dont il parle



seulement en général, de ces faux prophètes, qui, comme il dit, se faisaient suivre par un peuple stupide sous prétexte des prodiges imaginaires qu'ils promettaient de leur faire voir.

Ce qu'il y a de singulier et en même temps d'humiliant pour les chrétiens, c'est que Joseph a jugé le précurseur du Messie plus digne qu'on en fit mention que le Messie lui-même. Il parle honorablement de Jean-Baptiste : c'était un homme pieux, dit-il, qui exhortait les Juifs à la vertu, leur recommandant de joindre la pureté du corps à celle de l'âme ; et comme il était toujours suivi par une grande foule de peuple, Hérode craignant qu'il ne suscitât quelque sédition par le pouvoir qu'il avait sur cette multitude, le fit arrêter et l'envoya prisonnier dans le château de Machera. Les Juifs, ajoute-t-il, attribuèrent la défaite de ce prince par les Arabes à un châtiment du ciel pour une action si injuste. Les évangélistes, comme on sait, attribuèrent (20) l'emprisonnement de St. Jean aux reproches qu'il faisait à Hérode sur son mariage illégitime avec la femme de son frère. Ils disent même (21) que la fille d'Hérodias demanda la tête de Jean et obtint d'Hérode qu'on la lui fit couper dans la prison. Joseph ne dit ni l'un ni l'autre, c'était là pourtant l'occasion de le faire. Pour ce qui est de la qualité de précurseur du Messie que les chrétiens ont donnée à Jean afin de relever leur maître, on verra dans la suite que c'est une imagination sans aucun fondement.

L'historien Juif parle de Jacques que le grand-prêtre Ananias fit lapider avec quelques autres, les accusant d'avoir contrevenu à la foi, et cette action, dit-il, déplut extrêmement à tous ceux qui avaient de la piété. Joseph s'en tient là et n'en dit pas davantage ; il n'y a qu'à voir Eusèbe et les autres après lui, on y trouvera que Joseph attribue la ruine de Jérusalem à une punition divine pour la mort de St. Jacques. Les mêmes chrétiens qui sur la fin du troisième siècle insérèrent gratuitement le passage de Jésus-Christ dans l'histoire de Joseph ont sans doute ajouté après le mot *Jacques* ces autres mots : *frère de Jésus* nommé *Christ*. Cette petite fourbe imperceptible paraît une suite dépendante de l'autre. Quant au fameux passage sur Jésus-Christ, ce point de critique a été si bien discuté par tant d'habiles gens, qu'il est inutile de répéter sur cela ce qu'ils ont déjà dit. C'est un passage grossièrement cousu qui interrompt tout le sens : qu'on le retranche, l'ordre et la raison se trouvent d'abord : il est en lui-même absurde en ce qu'il fait dire à Joseph que Jésus-Christ était le Christ prédit et annoncé par les prophètes, qu'il était plus qu'homme, tant ses œuvres étaient admirables ! qu'il est ressuscité le troisième jour après la mort et qu'il est apparu vivant à ses disciples. En un mot il fait parler l'historien comme un évangéliste, et qui est l'absurdité même dans un Juif aussi zélé, un pharisien aussi déclaré, un homme aussi éloigné du christianisme que l'était Joseph. Outre cela , ce passage a été inconnu pendant plus de deux cents ans à tous les apologistes de la religion chrétienne, et à tous les Pères des premiers temps dont plusieurs même ont assuré positivement que Joseph n'avait jamais connu Jésus-Christ. Enfin l'imposture des chrétiens est si avérée pour ce qui est de supposer sans aucune pudeur toute sorte d'ouvrages favorables à leur secte, quelle suffirait pour décider la chose.

Mais les fourbes n'entendent pas toujours leurs propres intérêts ; pour vouloir trop avoir, souvent ils n'obtiennent rien. Deux lignes ajoutées à l'histoire de Joseph dans

un autre endroit eussent peut-être rendu plus de service à la religion chrétienne que le passage entier dont tout le monde sent la supposition. C'est aux cruautés d'Hérode si exactement décrites par l'historien Juif qu'il fallait ajouter le massacre des enfants de Bethléem dont il n'a pas dit un seul mot. « Après la naissance de Jésus-Christ, dit (22) l'Evangile, des Mages d'Orient vinrent à Jérusalem et demandèrent où est le Roi des Juifs qui est né depuis peu ? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus pour nous prosterner devant lui. Le roi Hérode ayant appris cela en fut troublé et tout Jérusalem avec lui. Ce prince ayant ensuite appris des Docteurs de la Loi que le Christ devait naître à Bethléem, y envoya les Mages, les assurant qu'il irait bientôt se prosterner ; lui-même devant le nouveau Roi. Les Mages se mirent donc en chemin, conduits par l'étoile qu'ils avaient déjà vue en Orient et qui leur apparut de nouveau. Ils arrivèrent à Bethléem, y trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère ? puis ayant ouvert leurs trésors ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe, et s'en retournèrent chez eux sans revoir Hérode. Sur cela ce prince entra en fureur et envoya massacrer tous les enfants qui se trouvèrent dans le territoire de Bethléem âgés de deux ans et au dessous. » Voilà le fait tel qu'il est rapporté dans l'Evangile. Arrêtons-nous un moment à l'examiner.

On a vu plus haut qu'un fait si considérable qui avait mis toute la ville de Jérusalem en trouble et tout le pays de Bethléem en pleurs, a néanmoins été inconnu de St. Luc quoiqu'il se fait particulièrement appliqué à décrire toutes ces particularités de l'enfance du Messie. Cet évangéliste ne parle ni d'Hérode, ni des Mages, ni de la fuite de Jésus en Egypte, non plus que de son retour d'Egypte à Nazareth, et l'on doit se souvenir de la raison que nous en avons donnée qui est que St. Luc fait naître Jésus-Christ dix ans après la mort d'Hérode ; sans cela il serait absurde d'imaginer qu'un fait aussi important eût pu lui échapper, ou qu'il eût négligé de le mettre dans son Evangile, s'il était venu à sa connaissance ou s'il l'eût cru véritable, puisqu'il rapporte conformément à St. Matthieu une infinité d'autres choses bien moins importantes.

Mais indépendamment du silence de St. Luc, qu'on mette à part le respect dû au Saint Esprit et qu'on examine ensuite l'histoire des Mages, on ne trouvera certainement rien qui ait plus l'air d'une fable que cette histoire évangélique. L'évangéliste qui la rapporte paraît donner dans les opinions les plus populaires sur l'astrologie judiciaire et sur les songes. Ces Mages avaient la réputation d'être fort habiles dans l'astrologie, ils voyaient tous les événements dans les astres ; c'est une étoile qui leur annonça la naissance du Messie, et comme le merveilleux va toujours en augmentant, un historien du second siècle assure que cette étoile effaçait par son éclat la lumière du soleil et de la lune. Ce n'est pas tout, pour ne rien dire des autres songes qui se trouvent dans l'Evangile de St. Matthieu, cette histoire seule en présente trois. Joseph est averti dans le premier de ces songes de s'enfuir en Egypte ; dans le second, ce sont les Mages à qui le Ciel donne avis de s'en retourner chez eux sans voir Hérode ; et dans le troisième Dieu ordonne à Joseph de revenir en Judée. Enfin le voyage de ces astrologues païens qui viennent de sang-froid de l'Orient pour adorer un petit Roi des Juifs dont ils n'ont que faire, et cela parce qu'ils ont vu son étoile dans le Ciel, ce voyage, dis-je, paraît une chose si puérile et si simple qu'on a besoin de recourir au

mystère pour en sauver le ridicule : ils étaient, dit-on, le présage de l'adoration des Gentils.

Le silence de Joseph sur le massacre des enfants de Bethléem est néanmoins plus difficile à expliquer que le ridicule voyage des astrologues d'Orient. En effet il n'y a point de mystère qui puisse faire comprendre comment un historien si exact, et si instruit a pu oublier ce fait important ; on ne peut entrer dans un plus grand détail que lui sur les défiances, les tyrannies, les cruautés d'Hérode ; il a étendu la barbarie de ce prince au delà de sa vie par l'ordre cruel qu'il lui fait donner en mourant. Joseph a poussé peut-être la chose trop loin par l'horreur qui est restée dans le cœur des Juifs pour la mémoire d'un tyran qui les avait longtemps opprimés ; cependant il oublie l'action de ce tyran la plus inhumaine, celle qui avait dû inspirer le plus d'horreur pour lui pendant la vie et qui devait rendre sa mémoire la plus odieuse après sa mort.

Il omet d'un autre côté un point d'histoire si marqué et si considérable dans la Vie d'Hérode , qui est la naissance d'un enfant extraordinaire à qui le ciel semblait destiner la couronne des Juifs, à qui des philosophes guidés par une étoile miraculeuse viennent exprès rendre leurs hommages à Bethléem, après avoir mis par leur discours toute la ville de Jérusalem en émotion et avoir allumé dans le cœur du roi une jalousie qui le porte à commettre l'action du monde la plus barbare.

Un tel point d'histoire dans la vie du roi Busiris n'eût point échappé à son historien, et l'on suppose qu'il est échappé à Joseph dans la vie d'Hérode dont il était profane contemporain ! C'est ainsi qu'en discutant toutes choses avec une critique exacte on parvient à éclaircir un fait ; c'est ainsi qu'en examinant avec attention le point fondamental de la foi chrétienne qui est le fait historique de l'Evangile, on parvient enfin à le connaître ; ou plutôt c'est ainsi qu'en voulant approfondir ce fait, on le voit absolument disparaître et ne plus exister que dans l'imagination des chrétiens. Il semble que le christianisme ait été dans son origine et dans ses progrès ce qu'est un grand fleuve : voyez celui-ci dans sa force ou dans sa plus grande largeur, il roule ses eaux abondantes avec majesté, on ne s' imagine point qu'il doive être ailleurs différent de ce qu'on le voit ; mais remontez à sa source, vous trouverez à peine un ruisseau dont les herbes nous dérobent la vue : les habitants du pays qui le voient naître ne le connaissent souvent pas dans l'ignorance où ils sont que ce ruisseau devient dans la suite un fleuve célèbre, sa médiocrité présente les empêche d'y faire attention.

Il en est de même du christianisme ; qu'on le considère dans sa splendeur, rien ne paraît plus majestueux, plus respectable, plus divin : les miracles de Jésus-Christ ont alors acquis par une longue suite d'années et par le grand nombre des fidèles un éclat qui ne permet pas qu'on le révoque en doute : on s' imagine que tous les événements se sont passés de la manière que le racontent les Ecrivains sacrés. Mais remontons à l'origine de cette absurde religion, vous voyez une poignée d'hommes abjects, qui tâchent par leur fanatisme de se tirer eux-mêmes de l'obscurité ; ils n'y parviennent pas, ils sont toujours inconnus à leurs compatriotes. Si vous cherchez le Messie lui-même au milieu des Juifs, vous ne l'y trouverez point.

Que reste-t-il donc aux chrétiens pour les soutenir dans leur foi ? Il leur reste

uniquement le témoignage d'un petit nombre d'hommes qui parurent alors persuadés du miracle de la résurrection de Jésus-Christ, et qui tâchaient de le persuader aux autres. Or ce petit nombre d'hommes était-il croyable sur les choses qu'il publiait ? C'est où se réduit toute la question. On voit d'un côté une poignée de Juifs obscurs et à peine connus de leurs frères qui avancent des faits contre lesquels la raison se révolte et qui soutiennent que ces faits se sont passés dans leur pays avec éclat et à la vue de toute leur nation : de l'autre côté l'on voit tous les hommes raisonnables de la terre qui traitent la nation juive avec le dernier mépris, qui regardent la Judée et le Judaïsme comme le séjour de l'Ecole du fanatisme. Mais il y a plus, on voit le peuple juif même se ranger du parti le plus raisonnable, et regarder comme autant de visionnaires cette poignée d'hommes qui s'élève en son sein. Voilà les premiers chrétiens désavoués par leurs frères propres, les voilà méprisés par les Juifs mêmes ; le peuple toujours fanatique est raisonnable en comparaison d'eux ; leurs contemporains démentent tous les faits qu'ils publient ; on leur en démontre la fausseté, on leur en fait voir l'absurdité : il est vrai qu'on ne les convainc pas ; les disciples de Jésus-Christ ne se piquent pas de savoir, ils laissent les raisonnements aux enfants du siècle, on les voit persister dans leurs opinions, ils sont prêts si l'on veut à les sceller de leur sang ; mais n'attendez pas d'eux d'autres raisons ni d'autres preuves des faits qu'ils avancent que leur foi et leur opiniâtreté.

Voilà quels furent les premiers sectateurs du Messie, c'est à leur témoignage seul qu'on est obligé de s'en rapporter sur ses miracles et sur sa résurrection ; comme si Jésus-Christ n'était venu au monde que pour le salut d'un petit nombre d'Elus. On dirait qu'il a voulu passer sa vie au milieu de ses disciples sans daigner se faire connaître au reste des hommes. Sa nation même ne l'a point connu, il a fait tous ses miracles en Judée, mais il semble que ses disciples seuls en aient été témoins comme ils furent en effet les seuls témoins de sa résurrection. Il ne fut pas aidé apparemment de persuader aux Juifs que celui qui pendant sa vie avait fait tant de merveilles, dont ils n'avaient rien vu, était ressuscité après sa mort. Une seule apparition de Jésus-Christ aux pharisiens, aux Docteurs de la Loi, aux hommes éclairés, au peuple même, eût fait sans doute plus d'impression sur l'esprit des incrédules que toutes les assurances que donnaient ses disciples de l'avoir vu ressusciter. C'est ce que disait autrefois Celse un des grands ennemis de la religion chrétienne, et Origène ne peut répondre à un raisonnement si solide qu'en recourant au mystère.

Il paraît que Jésus-Christ a été ennemi de l'éclat, aussi bien dans les miracles de sa vie que dans celui de sa résurrection. Si le Démon contraint par sa parole d'abandonner un possédé, déclare qu'il est le Christ fils du Dieu vivant, il lui impose silence aussitôt. S'il avoue en secret à ses disciples qu'il est le Messie, il leur ordonne en même temps de ne pas divulguer cette grande vérité. S'il guérit un lépreux, s'il rend la vue à un aveugle, il leur recommande surtout de ne point publier ce prodige. Il en usait ainsi, dit St. Matthieu, pour que cette parole d'Isaïe s'accomplît : mon Serviteur est discret, pacifique, on n'entendra point sa voix dans les places publiques, il ne criera point, il n'éclatera point. A la vérité les Evangiles font souvent faire des miracles très éclatants au Messie, mais c'est pour l'accomplissement de quelque autre prophétie toute contraire. Quoi qu'il en soit, les précautions que Jésus-Christ a prises

pour étouffer l'éclat de ses miracles, pour cacher sa vie merveilleuse et sa résurrection, pour se rendre inconnu aux hommes mêmes au milieu desquels il vivait, ces précautions, dis-je, sont une preuve convaincante qu'il n'a voulu devoir qu'à la foi seule l'établissement de sa religion.

Nous aurions pu donner ici plusieurs éclaircissements sur ce qui regarde les miracles, les possessions, les exorcismes, etc. mais toutes ces choses ne sont que des circonstances et des dépendances du fait auquel seul on a voulu s'attacher. Passons au dogme évangélique. Comme le dogmatique de l'Evangile dépend absolument de l'historique et que le fait étant évanoui les dogmes s'évanouissent aussi, il paraît assez inutile d'entrer à ce sujet dans un grand détail. Les chrétiens qui sont persuadés des miracles et de la résurrection de Jésus-Christ respectent et adorent toutes ses paroles : les incrédules qui ne s'arrêtent qu'au fait se soucient peu que la morale du Messie renferme quelques préceptes utiles ou que ses raisonnements soient justes. Ainsi une discussion trop exacte semblerait superflue aux uns et n'ébranlerait point la crédulité ou la foi des autres. Il est néanmoins à propos d'en dire quelque chose, afin de rendre plus complète l'idée qu'on doit se former du chef de la religion chrétienne, et le peu que nous en allons dire aura même avec le fait assez de rapport pour ne l'en pas séparer. Sous le dogmatique nous comprenons le dogme, la morale et les autres paroles de Jésus-Christ qui se trouvent dans l'Evangile. Les dogmes sont la foi en Jésus-Christ, le baptême, la fin prochaine du monde, le jugement dernier, enfin l'incarnation du Verbe et la Divinité de Jésus-Christ annoncées dans l'Evangile de St. Jean. On a plus d'une fois examiné ces dogmes, il serait inutile d'en parler ici. La morale demande qu'on s'y arrête davantage parce qu'elle a été moins examinée avec les yeux de la critique.

C'est une opinion dont on ne doute point dans le christianisme, que la morale évangélique est la première de toutes les morales, et que ses principales maximes étaient inconnues à tous les hommes qui ont vécu avant Jésus-Christ. La prévention que les chrétiens ont pour leur religion et le respect qu'ils ont pour leur divin maître, les portent naturellement à penser de cette manière. Ils auraient trop de peine à voir un Homme-Dieu partager avec d'autres hommes la gloire d'avoir enseigné une bonne morale, et ils ne sauraient croire que sous l'empire du Démon il ait pu se trouver de la vertu.

Cette prévention néanmoins dépend d'un fait encore plus aisé à éclaircir que celui des miracles de Jésus-Christ. Il n'y a pour cela qu'à jeter les yeux sur quelque'un des ouvrages moraux qui nous restent de l'antiquité. Mais les chrétiens sont la plupart ignorants ou aveuglés par leurs préjugés ; les ignorants ne lisent rien, et les autres ne voient point ce qui est devant leurs yeux. Ils sont réellement tels que les évangélistes représentent les Juifs, ils regardent et ne voient point : ceux dont nous parlons ont cent fois rencontré dans les écrits des païens un grand nombre de maximes entièrement conformes aux maximes évangéliques. Mais ils n'y ont pas fait attention , ou si ces maximes y font si clairement énoncées qu'ils ne puissent s'empêcher d'en être frappés, il n'y a point de torture qu'ils ne donnent à leur esprit pour y trouver un sens qu'ils n'ont point.

Nous n'entreprendrons point d'ouvrir les yeux aux aveugles, c'est un prodige réservé au Messie. Pour ceux qui sont tentés de connaître plus à fond la conformité qui se trouve entre la morale évangélique et celle des Païens, ils pourront s'en instruire dans un ouvrage qui a été fait sur cela ; ils y verront la charité, l'oubli des injures, l'amour des ennemis, l'humilité, en un mot toutes les maximes de la morale chrétienne aussi clairement et aussi fortement recommandée que dans l'Evangile. Ils y remarqueront même non seulement une parfaite conformité quant au sens et au fond des choses, mais encore quant aux tours et aux expressions. On les renvoie à cet ouvrage qu'il n'est pas à propos de copier ici une seconde fois. Les Juifs n'étaient pas fort lettrés. Jésus-Christ qui expliquait si bien la prophétie d'Isaïe dans la synagogue de Nazareth, ne paraît pas plus versé dans la lecture des livres étrangers, que ses compatriotes. On ne s'étonne pas qu'il ait eu mauvaise opinion de la morale des Païens, elle lui était inconnue ; mais il est étonnant que la morale connue et si pratiquée par un grand nombre de Sages ses contemporains lui ait paru si nouvelle, puisque depuis deux ou trois siècles le commerce des grecs avait introduit leur philosophie parmi les Juifs, et leur avait fait connaître des maximes de morale dont Moïse n'avait point donné d'idée à leurs sauvages ancêtres ; c'est un fait dont il est aisé de se convaincre ; la secte nombreuse des Esséniens qui subsistait deux cents ans avant Jésus-Christ, avait embrassé le pythagorisme et avait adopté les maximes grecques sur le règlement des mœurs ; la morale qui se trouve répandue dans les ouvrages de Joseph, est la même que tous les honnêtes gens suivaient parmi les Juifs, et c'est celle de l'Evangile. Il n'y a qu'à lire le livre des Lois dans lequel Philon donne une explication des commandements de Dieu, pour y trouver la morale la plus pure et la plus saine ; pour y reconnaître en un mot celle des chrétiens.

Pourquoi donc le Messie met-il toujours en parallèle la morale brute des anciens avec la sienne, comme si celle-ci allait immédiatement prendre la place de l'autre ? Pourquoi annonce-t-il sans cesse comme nouvelles des maximes qui devaient être déjà très vieilles et très rebattues pour un grand nombre de Juifs ? Les incrédules répondront peut-être à cela que Jésus-Christ ne s'adressait point aux hommes éclairés de sa nation qui ne l'ont jamais entendu parler, qui ne l'ont jamais connu, mais qu'il parlait à ses disciples et à ceux qui le suivaient, c'est-à-dire à des hommes si grossiers et si ignorants que tout leur devait paraître nouveau.

Il n'y a rien de plus expressément recommandé dans l'Evangile que l'oubli des injures et l'amour de ses ennemis ; ces maximes si peu conformes à la nature de l'homme et par conséquent si inutiles, y sont sans cesse répétées ; mais plus on les rencontre souvent et plus on est choqué du contraire qu'elles font avec les invectives continuelles du Messie contre les pharisiens. Jésus-Christ n'en voulait sans doute qu'à leur orgueil et à leurs vices ; il chérissait au fond leurs personnes et les regardait comme des brebis égarées dont il souhaitait la conversion : on le croit, mais cependant il n'a jamais voulu faire aucun miracle en leur présence, quelques prières qu'ils lui en fissent il n'a jamais daigné leur expliquer sa doctrine ni leur annoncer clairement le royaume des cieux ; jamais il ne leur a parlé avec douceur, et jamais il n'a prononcé leur nom qu'avec quelques-unes de ces épithètes injurieuses de méchants, d'hypocrites, de sépulcres blanchis, de race adultère, d'enfants du Diable ;

cette conduite, si on en jugeait par les lumières de la raison, paraîtrait démentir les propres paroles du Messie et la douceur qu'on lui attribue.

Les profanes à qui la parfaite charité de Jésus-Christ pour les pharisiens paraît équivoque, assurent qu'on peut lui appliquer en cette occasion ce qu'il appliquait lui-même à ses sépulchres blanchis : *faites ce qu'ils disent et ne faites pas ce qu'ils font*. Les fidèles adorent en tout cela la conduite mystérieuse du Sauveur, et leur foi respectueuse les empêchera toujours de soupçonner aucun fiel dans l'agneau qui ôte les péchés du monde.

Comme les pharisiens avaient été les principaux moteurs de la mort de Jésus-Christ, et comme non contents de cela ils persécutèrent ceux qui avaient embrassé sa doctrine, il n'est pas étonnant de les voir si mal traités dans les Evangiles. Les chrétiens qui publièrent ces histoires étaient doublement animés contre eux et par la mort de leur maître et par les persécutions qu'ils en essuyaient eux-mêmes.

Entre les discours moraux du Messie, les évangélistes rapportent encore quelques-unes de ses paroles en petit nombre, qui sont ou des prophéties ou de simples raisonnements ; il ne nous reste plus qu'à dire un mot des unes et des autres.

Jésus-Christ a prédit plusieurs fois sa mort et sa résurrection : il a prédit la trahison de Judas, le reniement de St. Pierre et le genre de mort qui devait terminer la fin de cet apôtre. Il a prophétiquement annoncé la fin prochaine du monde ; il a déclaré que la vie de quelques-uns de ses disciples durerait jusqu'à son avènement, et il l'a assuré en particulier de St. Jean son disciple bien-aimé ; enfin il a prédit clairement la désolation de Jérusalem et la ruine du temple : événement funeste qui devait, dit-il, précéder immédiatement la fin du monde et le jugement universel.

On sait que plusieurs de ces prophéties étaient accomplies avant la publication des Evangiles, telle que la mort et la résurrection de Jésus-Christ, le crucifiement de St. Pierre. Mais les commentateurs ne veulent pas convenir que celle qui regarde la destruction de Jérusalem eût encore son accomplissement ; à la vérité la plupart de toutes ces preuves leur manquent pour les soutenir dans leur opinion, au lieu qu'ils ont contre eux une vraisemblance si forte, qu'elle passera toujours pour une certitude chez les hommes qui ne soumettent pas leur raison à une foi aveugle ; c'est la manière claire et presque historique dont ce terrible événement est annoncé dans l'Evangile, sans compter ni que St. Paul ni que les autres apôtres qui ont écrit avant la ruine de Jérusalem n'ont jamais fait mention d'aucune histoire évangélique qui eût paru de leur temps. Pour ce qui est de la fin du monde que les premiers chrétiens ont cru devoir suivre immédiatement la ruine de la Cité Sainte, c'est un fait incontestable dont il est aisé de se convaincre par la lecture des Epîtres des apôtres eux-mêmes.

C'est moins par la force du raisonnement, que par l'éclat de ses miracles et par la sublimité de sa doctrine, que le Messie devait attirer les hommes. Les évangélistes qui font faire à Jésus-Christ des prodiges sans nombre, qui mettent dans sa bouche une infinité de paraboles et de discours moraux, ne le font presque jamais raisonner ; encore quelques Critiques prétendent-ils que les historiens sacrés n'ont point été sur cela aussi réservés qu'ils auraient dû l'être : Jésus-Christ, disent les profanes, devait s'en tenir aux miracles et aux paraboles, ses actions et sa morale persuadaient assez ;

un Dieu comme lui pouvait négliger les raisonnements humains ; avec une telle conduite on l'aurait peut-être cru supérieur à la raison même, il devait du moins éviter avec soin de jamais raisonner faux ; pourquoi nous donne-t-il prise sur lui ? Ses miracles nous le faisaient perdre de vue, ses raisonnements le remettent à notre portée ; dans le peu même qu'il en fait on ne trouve presque aucune justesse. Est-il donc plus aisé de rendre la vue aux aveugles et de ressusciter les morts que de raisonner juste ? Contentons-nous de rapporter plusieurs raisonnements de Jésus-Christ qui paraissent manquer de solidité.

Le premier qui se présente est la malédiction que le Messie donne aux pharisiens et aux Docteurs de la Loi en ces termes (23) : « malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous rebâissez les tombeaux des prophètes et embellissez les monuments des gens de bien ; et que vous dites : si nous avions été du temps de nos pères nous ne nous serions pas joints à eux pour répandre le sang des prophètes. Ainsi vous vous rendez témoignage à vous-mêmes, que vous êtes la postérité de ceux qui ont tué les prophètes. » Les pharisiens croyaient sans doute désavouer la violence de leurs pères, réparer leur faute en quelque sorte et rétablir en honneur la mémoire des prophètes en leur élevant des tombeaux. On penserait encore aujourd'hui de la même manière, cependant Jésus-Christ assure qu'on aurait tort. Il faut avouer que les Docteurs et les pharisiens ne trouvaient pas dans le Messie beaucoup de disposition à approuver leur conduite dans ce qu'elle paraissait même avoir de plus régulier.

Les ennemis de Jésus-Christ ne se croiront apparemment pas convaincus par ce raisonnement ; mais en voici quelques autres auxquels ils ne sauront que répondre : voyons s'ils paraîtront plus solides. Le Messie (24) ayant demandé aux Pharisiens si le Christ devait être fils de David, et ceux-ci lui ayant répondu que oui, il ajouta : « David cependant parle ainsi dans ses psaumes. Le Seigneur a dit à mon Seigneur, asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que j'aie rendu vos ennemis le marche-pied de vos pieds. Si donc David l'appelle *Seigneur*, comment doit-il être son fils comme vous le prétendez ? A cela , disent les évangélistes, les Pharisiens restèrent sans réplique et confus, au point que depuis ce jour là qui que ce soit n'osa lui proposer aucune question. » Les enfants des Juifs et des chrétiens en savent plus aujourd'hui que ces Docteurs de l'Evangile ; un pareil argument ne les aurait point embarrassés. « Comment, auraient-ils dit à Jésus-Christ ! ignorez -vous que le Psaume dont vous parlez a été fait à l'occasion de Salomon, lorsque David l'installa de son vivant dans le trône de Judée au préjudice d'Adonias et de ses autres frères ? L'auteur de ce Psaume qui était sujet de David et de Salomon pouvait-il s'expliquer autrement en parlant de ses rois ? D'ailleurs Salomon et David sont également traités de seigneurs dans les paroles que vous citez : la puissance même y est principalement attribuée à David, puisque c'est lui qui doit soumettre les ennemis de son fils. Que prétendez-vous donc conclure de là en faveur du Christ ? » A cette réponse le Messie aurait pu être réduit lui-même au silence.

Lorsqu'on trouve dans l'Ecriture que Dieu y est nommé le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, la première et l'unique pensée qui vienne dans l'esprit c'est que ces paroles signifient que Dieu est le Dieu qu'ont servi et adoré autrefois ces patriarches ; Jésus-Christ a pourtant fait entendre dans une occasion que ce n'est pas le vrai sens



de ces paroles, et il confondit les Saducéens, dit-on, par la force de son raisonnement. Ceux-ci voulant tenter le Messie lui dirent (25) un jour : « Maître ! il est mort parmi nous sept frères qui avaient épousé la même femme l'un après l'autre ainsi que Moïse l'a ordonné. Or nous voudrions savoir lequel de ces sept frères cette femme aura pour mari au jour de la résurrection, car tous l'ont eue. » Le Messie leur répondit d'abord que les hommes après la résurrection ne se marieraient point et qu'ils seraient comme les anges de Dieu ; il devait s'en tenir là. Mais il ajouta : vous êtes dans l'erreur de ne pas croire que les morts doivent ressusciter, car enfin l'Ecriture nous le dit clairement : ne voyez-vous pas que Dieu y est appelé le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ? Or Dieu, comme vous le savez, n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants, ainsi vous avez tort de ne pas croire la résurrection. Il ne faut pas être un logicien bien subtil pour sentir le faux de cet argument ; cependant les Saducéens n'eurent rien à y répliquer. Un Docteur de la Loi qui était présent, ne put même s'empêcher d'applaudir au Messie en ces termes : vous avez parlé fort juste ; et tout le peuple, dit l'Evangile, admira la profondeur de sa doctrine.

Il n'est pas étonnant que les chrétiens aient été autrefois scandalisés de la femme adultère jusqu'à désavouer cette histoire et la vouloir effacer de l'Evangile de St. Jean. On n'est point choqué de la douceur et de la bonté que le Messie témoigne à l'égard d'une criminelle qui selon les lois judaïques méritait la mort ; au contraire sa bonté touche et édifie. Rien ne convient mieux à Dieu que la miséricorde, mais il y a manière de l'exercer, et ce n'est point aux dépens du maintien des lois que Dieu doit pardonner aux pécheurs ; les droits des hommes n'ont rien de commun avec les droits de Dieu : Pour maintenir l'ordre dans les sociétés civiles, les hommes doivent punir les crimes ; Dieu peut faire miséricorde aux pécheurs quand il lui plaît ; or il paraît que le Messie a confondu les choses dans cette occasion : Les pharisiens lui ayant amené une femme qui venait d'être surprise en adultère, et qui par conséquent méritait d'être lapidée, il leur dit (26) : *que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre*. A ces paroles ils s'en allèrent tous les uns après les autres, et la femme étant restée seule, il la renvoya en lui recommandant de ne plus pécher à l'avenir. N'est-ce pas là introduire le désordre dans les sociétés que de mettre les juges hors d'état de pouvoir condamner les criminels, par la raison qu'ils sont pécheurs aussi bien qu'eux ? comme si les péchés qui rendent les hommes coupables aux yeux de Dieu étaient de la même espèce que ceux qui les rendent criminels envers la société.

Nos critiques poussent peut-être un peu trop loin la justesse et la précision qu'ils demandent dans les paroles du Messie : ils trouvent par exemple que cette comparaison prophétique si souvent répétée dans l'Evangile n'est pas exacte : ainsi que Jonas est resté trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, tout de même le fils de l'homme resta trois jours et trois nuits dans le sein de la terre, Jésus-Christ, disent-ils, est mort le vendredi à midi et il est ressuscité le dimanche à la pointe du jour. Par quelle supposition, par quel effort d'imagination peut-on trouver trois jours et trois nuits dans un espace de 37 ou de 40 heures ? Ils sont surpris de ce que le Messie sortant quelquefois de sa simplicité ordinaire, a recours à des subtilités pour ne pas répondre directement aux questions qu'on lui fait, comme, par exemple,

lorsque les pharisiens lui ayant demandé sur quoi était fondé le pouvoir qu'il s'attribuait d'enseigner le peuple, il éluda cette question par une autre question embarrassante qu'il leur fit sur le baptême de St. Jean, à laquelle ses ennemis ne surent que répondre. De pareilles subtilités paraissent convenir plutôt à un sophiste qu'à la gravité d'un Homme-Dieu. Sans nous arrêter à d'autres chicanes que les incrédules peuvent faire sur la manière dont les évangélistes font raisonner le Messie, finissons par celui de tous les raisonnements qui leur paraît le moins juste ou du moins le plus contradictoire.

On ne peut pas douter que St. Jean n'ait eu le dessein d'établir la Divinité de Jésus-Christ dans son Evangile, il ne perd aucune occasion dans la suite d'appuyer ce dogme, il la fait même souvent naître ; on sent que c'est sa principale vue, ou, pour mieux dire, on voit que c'est son véritable objet : qui croirait cependant que cet évangéliste fournit un des plus forts arguments qu'on puisse faire contre le dogme favori qu'il veut établir ? St. Jean renverse d'une seule parole tout l'édifice qu'il a construit et c'est dans la bouche du Messie même qu'il met cette parole si préjudiciable à sa Divinité ; voici les propres termes de l'Evangile. « Les Juifs environnant Jésus-Christ lui dirent (27) jusqu'à quand tiendrez-vous nos esprits en suspens ? Si vous êtes le Christ dites-nous-le ouvertement. Il leur dit : je vous l'ai dit, mais vous ne me croyez pas ; cependant les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi. Mon Père et moi sommes une même chose ; alors les Juifs prirent des pierres pour le lapider ; mais Jésus-Christ leur dit : j'ai fait plusieurs bonnes œuvres en votre présence par la vertu de mon Père, pour laquelle de ces bonnes œuvres me lapidez-vous ? Les Juifs lui répondirent : ce n'est pas pour une bonne œuvre que nous vous lapidons, mais pour un blasphème, et parce qu'étant homme vous vous faites Dieu. Jésus leur répartit : n'est-il pas écrit dans votre loi, j'ai dit que vous êtes des Dieux ? Or si ceux à qui cette parole s'adresse sont appelés des Dieux par l'Ecriture même qui ne peut errer, comment pouvez-vous dire que celui que le Père a sanctionné et qu'il a envoyé dans le monde, blasphème, parce qu'il dit : je suis le fils de Dieu ? »

Pour sentir la conséquence désavantageuse à la Divinité de Jésus-Christ, qu'on peut tirer de ces paroles de l'Evangile, il n'a fallu que les rapporter, elles sont si claires, si formelles et par conséquent si embarrassantes pour les commentateurs qu'ils sont obligés d'expliquer en cet endroit l'Evangile par lui-même, c'est-à-dire, qu'ils sont obligés de recourir à d'autres endroits de l'Evangile où St. Jean dit positivement le contraire de ce qu'il paraît dire ici. Mais la difficulté subsiste toujours en son entier ; les efforts des commentateurs ne la lèvent point. Tout ce qu'on peut conclure de plus favorable pour la Divinité de Jésus-Christ, c'est que St. Jean ayant établi ailleurs ce dogme il dément ici son système par un raisonnement faux, qu'il fait faire au Messie.

On convient que Jésus-Christ a dit souvent qu'il était égal à Dieu, qu'il était une même chose avec son Père, qu'il était Dieu : il le dit si clairement que les Juifs ne s'y sont point trompés, ils ont pris ses paroles à la lettre ; ils l'ont voulu lapider à cause du blasphème qu'elles leur paraissaient renfermer ; et c'est sur cela que Jésus-Christ entreprend de se justifier par l'explication qu'il donne lui-même à ses paroles dont les Juifs étaient scandalisés : vous me traitez, leur dit-il, de blasphémateur parce que j'ai

dit que j'étais Dieu ? Eh quoi ! si les magistrats et les juges du peuple sont appelés Dieux dans l'Ecriture, ne puis-je prendre cette qualité, moi que le Père a sanctifié et qu'il a envoyé au monde ? Il n'y a personne qui ne sente que ce raisonnement pêche en ce que Jésus-Christ se met dans le même rang que les juges et les magistrats, quoique dans un degré supérieur à eux. Or les juges et les magistrats sont appelés improprement des Dieux dans l'Ecriture, par conséquent Jésus-Christ fait entendre que c'est improprement aussi qu'il prend la qualité de Dieu. Car enfin quoiqu'il se croie mieux fondé à prendre cette qualité que ceux à qui l'Ecriture l'attribue, cette différence n'est que du plus au moins, et laisse toujours Jésus-Christ dans le même genre que ceux à qui il se compare. Voilà du moins la seule manière dont une logique un peu exacte permet qu'on explique ces paroles.

Il faut convenir après tout que ce n'était pas l'intention de l'évangéliste qu'on les entendît en ce sens ; il s'est trop clairement déclaré ailleurs pour qu'on puisse l'en soupçonner. Saint Jean a cru mettre dans la bouche du Messie un argument subtil qui confondrait ses ennemis, et il lui fait faire un raisonnement injurieux à sa Divinité dans l'endroit de l'Evangile où il était plus à propos d'établir ce dogme d'une manière incontestable ; c'est-à-dire au moment où les Juifs pressent Jésus-Christ de ne les pas tenir en suspens et de leur déclarer nettement qui il est.

Il leur dit à la vérité qu'il est Dieu, mais en même temp il donne une explication qui en renverse l'idée, et qui tend simplement à le faire regarder comme un homme que Dieu a voulu distinguer du reste des hommes.

Si les historiens de Jésus-Christ avaient été meilleurs logiciens, les raisonnements qu'ils lui ont fait faire paraîtraient plus suivis et plus concluants ; mais les premiers chrétiens qui composèrent les Evangiles n'étaient pas de subtils raisonneurs : ces hommes simples, possédés de l'amour du merveilleux, n'ont songé qu'à en remplir leurs histoires, ils ont fait agir leur maître conformément au goût qui les dominait, et du reste ils l'ont fait raisonner comme s'ils raisonnaient eux-mêmes. Les disciples du Messie étaient pauvres, ils ont mis la pauvreté en honneur dans l'Evangile ; ils étaient persécutés, ils ont promis le royaume des cieux à ceux qui souffraient la persécution ; ils avaient une foi vive pour des dogmes et pour des faits incroyables, ils ont recommandé sur toutes choses la simplicité de l'esprit. Cette simplicité est nécessaire aux fidèles non seulement pour croire les miracles de Jésus-Christ et pour embrasser ses dogmes, mais elle leur est encore nécessaire pour pouvoir entrer dans ses raisonnements. On ne sera jamais du nombre de ses disciples si on ne devient semblable aux enfants, leurs pareils seuls auront part au royaume de son Père ; il faut être comme eux simples et dociles, faire de la raison le même usage qu'ils en font. Ce que nous venons de rapporter du raisonnement du Messie, fait voir qu'il a donné lui-même l'exemple de cette simplicité qu'il a tant recommandée.

Jean-Baptiste de Mirabaud, *Réflexions impartiales sur l'Evangile*, Londres, 1769.

- (1) Quoniam quidem multi conati sunt ordinare narrationem, quæ in nobis completæ sunt, rerum: sicut tradiderunt nobis, qui ab initio ipsi viderunt, et Ministri fuerunt sermonis: vitum est & mihi, assecuto omnia à principio diligenter, ex ordine tibi scriber, optime Theophile, ut cognoscas eorum verborum, de quibus cruditus es, veritatem. Luc. Cap I. verset. 1. & seqq.
- (2) Certains fous de la primitive Eglise, qu'on nommait Caïnites, parce qu'ils regardaient Caïn comme un grand personnage aussi bien qu'Esau, Coré et les Sodomites, se servaient de l'Evangile de Judas qui était selon eux le premier des apôtres.
- (3) Ils croyaient qu'Eve était très éclairée, et qu'elle avait appris du Seigneur de fort belles choses. C'est de leurs idées extravagantes qu'un auteur a pris ce qu'il a fait imprimer dans ce dernier temps sur le péché originel. Les gnostiques avaient aussi d'autres Evangiles sous le nom des Disciples de Jésus-Christ, et des livres qu'ils attribuaient à Adam et à Seth.
- (4) Ces Evangiles n'en ont peut-être pas pour cela moins d'antiquité, les anciens n'ayant ordinairement pas fait une énumération exacte de tous ceux qui existaient de leur temps ; comme, par exemple, St. Jérôme qui après en avoir nommé ajoute un grand nombre qu'il serait trop long de rapporter : *quas anumerare longissimum est*.
- (5) Nous avons deux de ces Evangiles de l'Enfance, l'un grec traduit en latin, l'autre traduit de l'arabe par M. Sick. Mais sans doute l'original était grec aussi, puisque St. Irénée L. 1. Cap. 2, cite des faits qui ne se trouvent que dans ce dernier ; il est plus long et plus étendu que l'autre.
- (6) L'auteur de l'ouvrage imparfait sur St. Matthieu parle du Proto-Evangile de St. Jacques comme d'un ouvrage raisonnable et que n'est pas indigne de lui. Ce sont ses termes.
- (7) Matthieu I. 17.
- (8) Cap. 2. verset 15.
- (9) Matthieu II. 23.
- (10) *Marcus videtur Mattheum subsequi, quasi pedisequus ejus, & abbreviator*. August. de cons. Evangel. Lib. I. Cap. I. « Il semble, dit Bernard, que St. Marc avait vu l'Evangile selon St. Matthieu, quand il composa le sien, et que St. Luc les avait vus tous deux, ou que du moins il en avait ouï parler : à moins qu'on ne veuille dire que dans la préface de son Evangile, il a égard à quelques autres Histoires de Jésus-Christ qui avaient paru. » Nouvel. De la Républ. Des Lettres. Août 1708. pag. 133. Tom. 44.
- (11) Non poterat hic, qui aperuit oculo Cæci nati, sacere ut hic non moreretur ! Johan. Cap. XI. verset 37.
- (12) Domine, jam fœtet, quatradianus est enim. Johan. XI. 39.
- (13) Quia hic homo multa signa facit : Si dimittimus eum, sic omnes credent in eum. Johan. XI. 48.
- (14) Changement de l'eau en vin aux noces de cāna. Jean. Chap. 2. verset 1. et seqq. L'Eglise célèbre ce miracle par une Commémoration particulière le 6 janvier.
- (15) Sunt autem & alia multa, quæ fecit Jesus : quæ si scribantur per singula, nec ipsum arbitror mundum capere posse eos qui scribendi sunt libros. Johan. Cap. Ultim.
- (16) Annal. Lib. 15. Cap. 44.
- (17) Matthieu Cap. XIII. 54 & seqq. *Confer*. Marc. Cap. VI. 2. & seqq.
- (18) Voyez Marc Cap. VI. 5. 6.
- (19) Matthieu XIII. 14. 15.
- (20) Vide Matthæum Cap. XIV. verset 3 et 4. Et Marc. Cap. VI. 4. 17. 18.
- (21) Voyez toute cette histoire romanesque rapportée au long dans St. Marc Cap. VI. verset 21 et suiv.
- (22) Matthieu Cap. II. verset I. et suiv.
- (23) Væ vobis Scribæ, & Pharisæi hypocritæ qui edificatis sepulchra prophetarum, &

ornatis monumenta justorum, & dicitis : si suisses in diebus patrum nostrorum, non essemus socii eorum in sanguine prophetarum, itaque testimonio estis vobis metipsis, quia filii estis eorum qui prophetas occiderunt. Matt. XXIII. 29 & seqq.

(24) Interrogavit eos Jesus, dicens : quid vobis videtur de Christo ? Cujus filius est ? Dicunt ei David. Ait illis : quomodo ergo David in spiritu vocat eum dominum, dicens : dixit dominus domino meo, sede à dextris meis, donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum ? Si ergo David vocat eum dominum, quomodo filius ejus est ? & nemo poterat ei respondere verbum : neque ausus fuit quisquam ex illa die eum amplius interrogare. Matth. Cap. XXII. verset 41 & seqq.

(25) Vid. Matth. XXII. verset 23 & seqq. Confér. Marc. Cap. XII verset 18 & seqq.

(26) Jean VIII. 7 & seqq.

(27) Jean X. 24 & seqq.